

Ex. libris

E. P. J. CLAIR

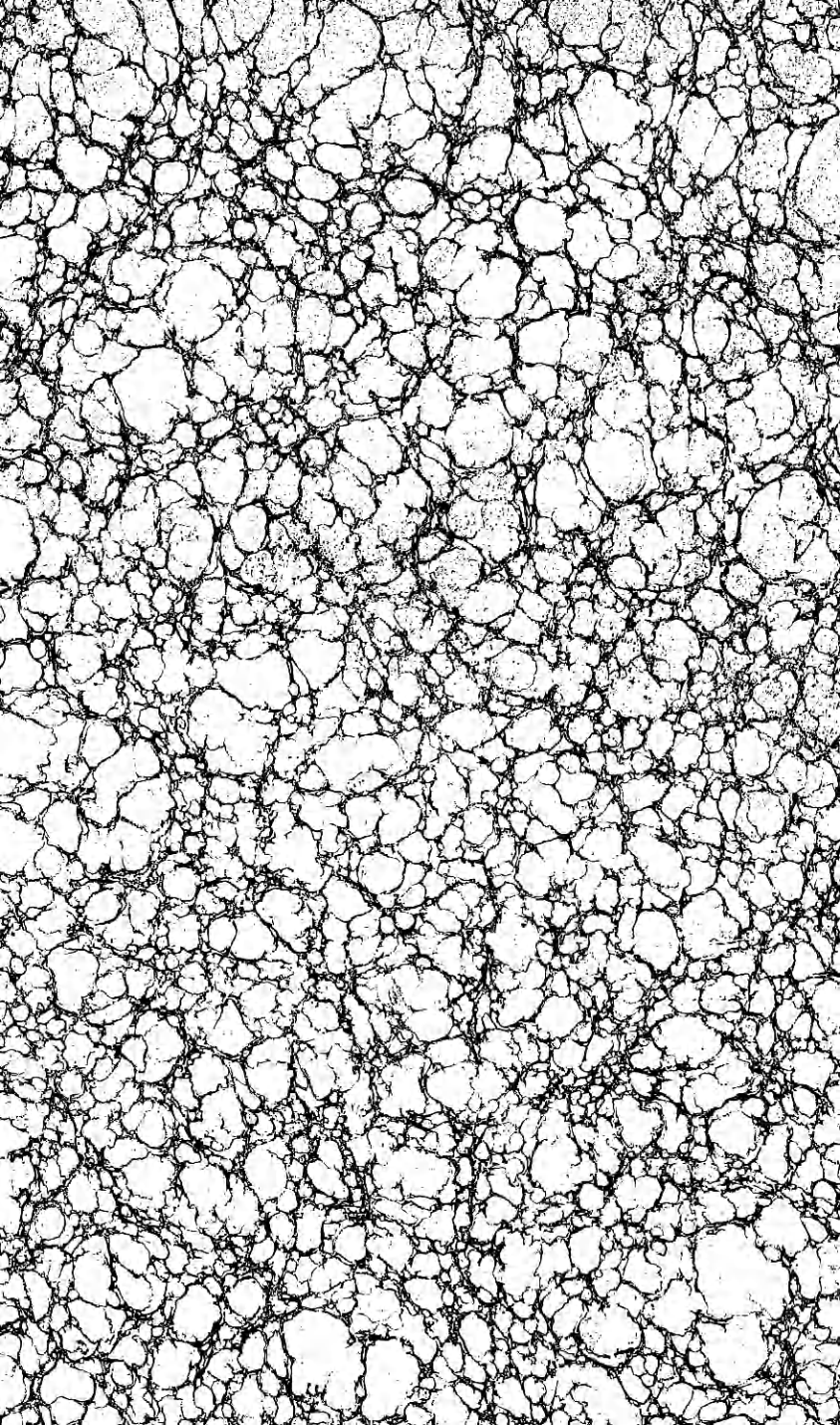
The University of Chicago
Library



B

4

22



VIE

DE

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT

OEUVRES ORATOIRES

DU

R. P. CONSTANT

DES FRÈRES PRÊCHEURS

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON

La Foi et les Vertus militaires

L'Évangile et la Famille

Le Travail

1 vol. in-12..... 2 fr.

VIE

DE

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT

Troisième général de l'Ordre de Saint-Dominique

Par le R. P. CONSTANT

⁴⁴

des Frères Prêcheurs

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON

PARIS

GAUME ET C^{ie}, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE

1888

Tous droits réservés.

BX4700

R25C7



AVIS DES ÉDITEURS

La petite Vie de saint Raymond que nous venons offrir au public est extraite de l'*Année Dominicaine*, et remonte au berceau même de la Revue. Celle-ci n'était pas plutôt fondée qu'elle faisait appel au P. Constant, alors novice à Flavigny. L'appel était entendu et le novice se mettait fraternellement à l'œuvre. Le conseil de rédaction et d'*examen* jugea que, malgré sa longueur relative, le travail du P. Constant, réparti en un nombre suffisant d'articles, prendrait dans le *Bulletin du Tiers-Ordre* une place qu'il ne déparerait pas et que le crédit de la Revue naissante n'aurait nullement à souffrir de l'hospitalité qu'elle offrait.

Les Éditeurs de la *Grande Année Dominicaine* ont publié, récemment, une Vie de saint Raymond. Mais elle est hors de la portée d'un

public considérable, et spécialement de celui qu'elle intéresserait le plus. Nombre d'amis des choses dominicaines mettront difficilement la main sur ce travail, perdu qu'il est dans une série de gros volumes dont les seules bibliothèques peuvent faire l'acquisition.

Ajoutez que beaucoup de lecteurs s'arrangeront mieux des quelques pages édifiantes et pieuses du P. Constant que de l'œuvre érudite de nouveaux éditeurs. Rien de meilleur que la critique savante, les recherches patientes, la supputation des dates, la compulsation des manuscrits, l'exploration des archives, et l'exhumation des pièces enfouies ; l'histoire doit trop à tous les courageux ouvriers qui l'ont servie en ce siècle pour que nous manquions de nous associer aux applaudissements qu'elle leur donne. Mais le temps fait défaut à plus d'un pour la suivre dans d'aussi longs et *dédalesques* labeurs, et tel qui court droit à la leçon de vertu sait gré à celui qui lui épargne, pour l'atteindre, les circuits d'un voyage scientifique et les lenteurs d'une érudition qui compte tous ses pas.

Nous souhaitons donc la bienvenue au livre du P. Constant. Nous l'offrons avec confiance au public pieux et littéraire, près duquel les autres œuvres du même auteur ont conquis de nombreuses et profondes sympathies.

VIE DE SAINT RAYMOND DE PENNAFORT

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE DE SAINT RAYMOND
JUSQU'A SON RETOUR A BARCELONE

Diligite justitiam, qui judicatis terram.
Aimez la justice, juges de la terre.
(Sagesse, c. 1, v. 1.)

La fin du douzième siècle et le commencement du treizième furent l'ère des grandes miséricordes de Dieu sur le monde. Plus qu'aucun pays catholique, l'héroïque Espagne y fut alors employée.

En l'an 1170, Dieu donnait saint Dominique à la Castille ; il voulut faire un présent semblable à l'Aragon : un enfant y naquit, appelé, comme son aîné, aux plus hautes destinées de la sainteté.

Ce fut en 1175 que Raymond vit le jour au château de Pennafort, à peu de distance de

Barcelone. Depuis des siècles, cette ville était habitée et gouvernée par sa famille; presque toute sa vie s'y écoulait; elle fut donc sa vraie patrie.

Elle venait alors, après quatre siècles d'indépendance, ou de douce vassalité française, d'être élevée à la dignité de capitale d'un beau royaume. C'était le fruit de l'heureuse alliance d'un de ses comtes avec la famille royale d'Aragon. Grâce au courage de ses souverains et au large cours de l'Ebre dont ils surent lui faire un rempart respecté, le voisinage de la domination musulmane ne lui inspira pas de trop importunes terreurs, et eut, pour elle, de très précieux avantages.

L'Espagne mahométane fut, en effet, pendant un temps, le centre de la plus florissante civilisation, et de la plus haute culture intellectuelle du monde. Barcelone bénéficia de cet éclat; elle en refléta même des lueurs assez vives. D'autre part, ses comtes, longtemps possesseurs de la Provence et de la Septimanie, c'est-à-dire des bords les plus visités par les Romains et les derniers abandonnés à l'invasion, y recueillirent, à son profit, tous les restes de civilisation échappés au fer des Barbares.

Ainsi Barcelone était cultivée, éclairée, savante, entre toutes les villes de l'Espagne. Quand Raymond vint, tout enfant, lui deman-

der les leçons qu'il ne devait pas tarder à lui offrir, il la trouva pleine d'écoles florissantes et pourvue de tous les enseignements dont l'ensemble formait la science d'alors. Il apportait un génie capable de les recueillir et de les embrasser.

C'était un de ces rares et heureux esprits auxquels la nature semble n'avoir rien refusé. Quelques années d'études le placèrent en tête de toutes les sciences, au-dessus de ses condisciples et bientôt au rang des maîtres.

Il avait à peine atteint sa vingtième année, que déjà Barcelone courait à ses leçons. Entre un grand nombre d'enseignements dont son savoir disposait, le droit obtint ses préférences. Nous verrons comment ce choix fut providentiel et le fruit merveilleux que l'Église eut bientôt à en tirer.

Chaque jour, la foule se pressait autour de la chaire du jeune professeur. La passion naturelle qu'allument dans la jeunesse les succès d'un jeune talent, quand leur éclat les place au-dessus de l'envie, attirait et enchaînait, autour de Raymond, toute celle de Barcelone.

Bien des choses d'ailleurs contribuaient à relever un mérite si précocé et si riche de lui-même, et l'œil toujours ami de l'admiration ne manquait pas de les saisir avidement : c'était la noblesse de sa famille issue de celle des souverains et qu'une parenté récente plaçait en

quelque sorte sur les degrés du trône (1); c'étaient des sentiments élevés tels qu'on en trouve dans ceux de son rang, quand la générosité naturelle d'une belle âme s'allie aux instincts de grandeur qu'inspire la naissance; c'était surtout son désintéressement qui n'acceptait pour prix de ses leçons que l'amitié, et tout au plus, avec elle, les applaudissements de ceux qui les venaient entendre; c'était enfin son amour pour ses disciples, sa bienveillance

(1) Saint Raymond était proche parent des comtes de Barcelone, devenus rois d'Aragon. Son nom seul rappelle cette parenté illustre; c'est le premier qu'ait porté la dynastie Barcelonaise des souverains d'Aragon, et il semble que ce privilège lui était dû. C'est lui qui brille le plus sur la liste des comtes catalans, vainqueurs des armées infidèles. Lorsque Raymond le reçut pour l'orner d'une gloire nouvelle, il lui était transmis avec l'éclat de plusieurs règnes brillants, et l'auréole des plus magnifiques victoires. C'est la destinée visible de presque tous les Ordres religieux, et spécialement de celui dont la gloire nous occupe et nous est chère, d'avoir à leur tête pour fondateurs et pour premiers saints des hommes de la plus haute naissance. Saint Dominique descend comme l'on sait d'une noble et antique famille; saint Thomas d'Aquin voit son nom mêlé au sang impérial; saint Raymond puise aussi le sien dans le voisinage d'un trône. Ce n'est pas là, sans doute, un hasard, et l'intention de la Providence est facile à saisir dans cette rencontre merveilleuse de la sainteté et de la naissance sur les premières têtes des sociétés religieuses. Le début généreux de ces hommes, la carrière toute nouvelle qu'ils embrassaient, les posaient en quelque sorte en vue du monde entier, en vue des siècles qui devaient suivre, et sur le cours desquels leur exemple devait semer la vertu. Dès lors, il leur fallait une de ces positions élevées qui attirèrent et fixèrent les regards, et du haut desquelles les exemples descendent avec une puissance immense. Ils étaient soumis à la loi qui régit les fleuves : ceux qui arrosent le plus de pays prennent leur source sur les plus hautes montagnes.

extrême pour tous ceux qui l'approchaient, et je ne sais quelle douce pente à l'affection, sentiment naturel et instinctif dans un homme dont le cœur était aussi riche en tendresse que l'esprit l'était en savoir.

Mais Barcelone qui l'aimait tant ne devait pas le posséder longtemps au milieu d'elle. Tandis qu'elle ne pouvait se lasser de l'entendre, lui pensait à redevenir disciple et à se chercher de nouveaux maîtres.

Il en coûte aux esprits médiocres d'aller consulter un mérite étranger qui les surpasse. Difficilement consentent-ils à s'effacer quelque temps, au profit de leur ignorance, à côté d'une science plus éclairée que la leur : c'est même un héroïsme auquel ils ne s'élèvent jamais, si l'habitude de dicter des décisions et de parler en oracles a nourri longtemps l'illusion de prééminence intellectuelle qui manque rarement de les aveugler. Au contraire, les grands et bons esprits ne se lassent pas de chercher qui les éclaire. L'amour de la vérité est leur première passion, et tout ce qui conduit à la vérité ne compte jamais pour eux comme sacrifice. Ils ne trouvent de lourd que ce qui pèse de ténèbres sur leur esprit, et il n'est chose qu'ils n'entreprennent pour essayer de l'en dégager et de l'en libérer au plus tôt.

Deux villes tenaient alors le sceptre de la science. Paris et Bologne n'avaient pas assez

de place à offrir aux étrangers qui venaient de tous les pays entendre leurs docteurs. Personne n'osait croire à la valeur de ses connaissances, ni accepter, en conscience, une réputation de savoir, s'il n'avait passé sa jeunesse, ou une partie quelconque de sa vie, sur les bancs de leurs universités. Deux chemins s'ouvraient donc devant Raymond, tous deux également foulés, également empreints des pas de la jeunesse studieuse et savante de l'Europe. Ce fut celui de Bologne qu'il choisit. Ses attraits et la nature de ses études semblaient le lui devoir faire prendre. Depuis bien des siècles, Bologne était le pays classique du droit. Ce fut, toutefois, la Providence bien plus que le goût ou le calcul qui fit alors préférer l'Italie au jeune professeur. N'est-ce pas elle, qui trace le chemin devant ses justes et qui les mène sûrement au salut par les voies les plus droites? Souvent, quand ils ne songent qu'à recueillir sur leur route la science des hommes, elle leur fait rencontrer la science des saints à laquelle ils ne pensaient pas (1). Raymond n'avait jamais oublié cette précieuse science, et ce n'était pas pour elle qu'il quittait alors son pays et qu'il entreprenait un lointain voyage. Mais Dieu, dont l'œil était sur lui, préparait à son insu, devant ses pas, des rencontres dont toute

(1) *Justum deduxit Dominus per vias rectas et ostendit illi regnum Dei : dedit illi scientiam sanctorum, etc.* (SAP.)

sa vie devait recueillir les fruits merveilleux.

La première de ces rencontres eut lieu sur les confins mêmes de la Catalogne. Quoiqu'elle n'ait rien de frappant en apparence et que les résultats immédiats n'en soient pas bien sensibles, elle fut au fond très importante, et elle a été notée comme telle par tous les collecteurs des trop rares fragments de la vie du saint. Ce fut un miracle opéré sous ses yeux à Balbeza, dans une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Un jeune homme venait d'y être apporté dans un état affreux. Une vengeance forcenée lui avait infligé le traitement le plus barbare : ses ennemis l'avaient surpris sans défense, lui avaient coupé les mains et arraché les yeux. Raymond les lui vit recouvrer subitement devant l'autel de Marie. La vue de ce prodige lui donna un surcroît de confiance et d'amour envers celle dont il annonçait si hautement la miséricorde. La dévotion à Marie était déjà ancienne dans son cœur ; elle y devint plus vive, elle y engendra de plus chauds sentiments et de plus fréquents recours. Et puisque nous avons commencé à saisir ce fil providentiel de son existence trop peu apparent dans les années obscures de son enfance, ne le perdons plus de vue ; c'est à lui que nous verrons se renouer toute la trame de sa glorieuse vie.

Il est difficile de dire en quelle année Raymond entra dans la savante Bologne : ce dut être, sui-

vant toute apparence, l'une des premières du XIII^e siècle. Il avait alors vingt-cinq ans et il devait, au siècle qui s'ouvrait, les trois quarts de sa vie.

Bologne possédait la plus vieille université du monde : Théodose le Jeune l'avait fondée. Plus d'une fois elle avait dû fléchir, avec la ville elle-même, sous les nombreux orages amenés successivement par les invasions barbares ; mais elle s'était toujours relevée promptement de ces déclins passagers. Elle était à cette époque plus florissante et plus fréquentée que jamais. Depuis un demi-siècle surtout, un incident mémorable était venu déterminer pour elle une ère toute nouvelle de prospérité.

De tous les Césars germanes, nul plus que Frédéric Barberousse n'afficha ses prétentions à l'empire du monde. Or, pour les faire mieux accepter, il lui semblait important d'en bien établir les titres, et de leur donner ainsi la couleur légale que certains yeux, un peu guelfes, paraissaient peu disposés à leur reconnaître. Il s'adressa aux juristes de Bologne.

Un ancien disait que l'or des princes savait faire mentir les oracles. Il n'était pas plus difficile, sans doute, à l'opulent empereur de faire mentir quelques légistes bolonais. L'histoire ne dit pas ce que lui coûta ce mensonge ; mais ce qu'il suffit de savoir et ce que l'histoire atteste, c'est qu'il réussit à l'acheter. Tous les codes four-

nirent des textes, et ils eurent, entre ces mains vendues, une complaisance et une souplesse qui ne laissèrent rien à désirer à l'ambition du César germain. On conçoit dès lors sa reconnaissance pour la savante ville : il n'avait garde de laisser sans culture un arbre dont il recueillait de si beaux fruits. Aussi les faveurs impériales se déversèrent-elles sans mesure sur l'université bolonaise. Maîtres et élèves y reçurent à profusion un genre d'encouragement qu'on voit rarement stérile en résultats pour les souverains qui ont l'art d'en user. Ces bonnes grâces continuèrent sous ses successeurs, presque pendant un siècle ; alors Bologne compta, dit-on, jusqu'à dix mille écoliers sur les bancs de ses écoles. Ce fut à cette apogée de sa gloire que la trouva, lors de son arrivée d'Espagne, le jeune professeur catalan. Il n'y fut pas plus tôt, qu'il se mêla, inconnu, à la jeunesse que chaque jour amenait autour des vieux docteurs. Mais il ne pouvait garder longtemps ce rôle modeste. Son peu d'empressement à se tirer de la foule n'empêcha pas l'œil de ses maîtres de l'y démêler. Bientôt il dut paraître dans l'une des chaires à l'ombre desquelles il s'était caché. En peu de temps Bologne vit ce que Barcelone avait vu, toute sa jeunesse courir, avec une ardeur jusque-là sans exemple, aux leçons du brillant étranger. Chaque jour cette jeunesse en rapportait l'admiration avec le savoir et n'y

laissait, comme naguère celle de Barcelone, que le tribut d'une amitié toujours croissante. Mais ce ne fut pas seulement la jeunesse qui entoura de son amour un talent à la fois si éclatant et si aimable. Ces chauds sentiments passèrent du cœur des élèves dans celui des familles. Bientôt tous le chérissent et n'eurent plus qu'une crainte, celle de le rendre trop tôt à sa patrie. Pour prévenir ce malheur, le conseil de la ville lui assigna chaque année un riche honoraire public. Il voulait suppléer aux deniers que sa générosité ne consentait pas à recevoir de ses disciples. Mais l'or du fisc trouva dans son cœur la même indifférence que les modestes offrandes des étudiants. Ce cœur était né trop grand pour les richesses ; leur amour n'y trouvait nulle prise : et ces dispositions généreuses qui s'éteignent chez d'autres avec la jeunesse et s'évanouissent devant les pensées plus froides de l'âge mûr n'étaient pas chez lui de nature à jamais changer. Il partagea cet or entre son curé, auquel il en offrait la dîme, et les pauvres dont les misères obtinrent le reste. Parmi ces derniers, les préférés de sa bienfaisance furent sans doute ces jeunes étudiants, toujours nombreux autour des chaires publiques, qui n'ont d'autre richesse que celle de l'intelligence, et auxquels l'indigence s'acharne à reprendre les talents que leur a départis la nature. Au lieu d'avoir à verser dans les mains

de leur maître des deniers péniblement acquis, mendiés quelquefois, ces pauvres jeunes gens trouvaient auprès de lui des ressources que sa générosité regrettait de ne pouvoir faire plus larges. Ainsi recevaient-ils, de sa main, le pain du corps, après avoir reçu, de ses lèvres, le pain de la doctrine.

Il ne paraît pas avoir été aussi insensible aux applaudissements de Bologne qu'à ses riches gratifications. Ses propres aveux nous en sont restés, et aussi le souvenir de l'expiation qu'il s'en imposa. Nous verrons quels fruits l'Église tirera de cette faute de la jeunesse de notre ami. Elle fut la plus grande de toute sa vie ; elle eût été bien légère chez tout autre, et elle ne parut jamais grave qu'à l'œil sévère de sa pénitence. L'amour de la gloire est en effet l'écueil presque inévitable de la vertu des grandes âmes ; elle parvient sans doute, avec l'aide de Dieu, à n'y pas échouer ; mais qu'il est rare qu'elle n'aille pas s'y heurter quelque peu et s'y froisser en passant ! La bonté naturelle de ces âmes semble se mettre comme d'intelligence contre elles-mêmes avec leur dangereux ennemi. Il est si naturel d'attendre et de vouloir le retour pour des affections qu'on verse le premier autour de soi, et si difficile de vouloir l'amour sans vouloir l'estime, compagne inséparable de l'amour !

Dieu fit alors à Raymond la même grâce

qu'il devait accorder plus tard, dans des circonstances toutes semblables, à un jeune professeur, brillant et admiré comme lui. Un jour, à côté d'une chaire assiégée comme la sienne d'auditeurs et d'applaudissements, François Xavier devait rencontrer Ignace de Loyola; il devait, à sa voix, se désabuser des louanges et se dégoûter de la gloire, et le suivre bientôt sous l'étendard plus laborieux et moins applaudi de l'apostolat. Raymond trouva de même, à côté de ses succès, l'homme providentiel qui en combattit le poison; cet homme était l'aîné d'Ignace de trois siècles, originaire comme lui de ce pays d'Espagne auquel Dieu n'a pas cru trop prodiguer la gloire, en lui accordant celle de produire deux chefs de deux armées d'apôtres, armées si belles et si vaillantes, qui ont tant multiplié, sous leur conduite et sous leurs lois, les défaites de l'enfer et les couronnes des élus.

Cet homme était Dominique de Gusman. Il avait quitté la Castille presque au même temps où le comte de Pennafort quitta la Catalogne. Une amitié étroite ne tarda pas à lier ces deux cœurs. La vue et l'approche quotidienne des calmes vertus du saint apôtre tempérèrent merveilleusement les agitations et le bruit qui entouraient le professeur; elles lui servirent de rempart contre les assauts des faveurs du monde. Les applaudissements du dehors expi-

raient pour lui au seuil du couvent ; l'air tranquille qu'il respirait dans cette enceinte, le charme pieux des entretiens de Dominique, le dégoûtaient peu à peu des tumultes extérieurs, même de ceux que soulevait sa renommée et qui naissaient du retentissement de ses louanges.

Dominique ne manquait pas surtout de profiter des assiduités de son savant ami pour développer en son cœur la dévotion à la sainte Vierge. Elle n'avait cessé d'y grandir depuis sa sortie de Catalogne et le miracle de Balbeza. Dominique avait une grâce toute singulière pour faire croître dans les âmes de pareils germes : il avait tant fait pour la gloire de Marie ! Peut-être son esprit, souvent visité d'en haut par les lumières de la prophétie, apercevait-il, dans ce docteur dont la Providence portait les pas vers son cloître, l'héritier futur de ses vastes sollicitudes, de cette paternité que les bénédictions divines rendaient déjà si féconde. Dès lors, quel zèle ne devait-il pas apporter à le remplir d'une dévotion dont il avait fait la vie et l'âme de son Ordre !

Dominique d'ailleurs n'était pas le seul dont l'amitié et le commerce inspirassent à Raymond l'amour de Marie. Que de fois ne dut-il pas rencontrer et entretenir, dans l'enceinte du pieux cloître, le B. Réginald, que les onctions de la Vierge avaient rappelé à la vie et dont les

maines avaient reçu le nouvel habit apporté des cieux par cette Reine pour les plus chers de tous ses enfants ! Peut-être eut-il encore le bonheur d'y voir Hyacinthe et Ceslas, autres serviteurs si nobles et si généreux qu'envoyait la lointaine Pologne. Nous ne pouvons rien assurer toutefois sur cette dernière rencontre. Il faudrait pouvoir dire en quelle année précise Raymond quitta Bologne et retourna dans son pays. Ce dut être vers 1220, et voici comment la chose arriva.

Vers ce temps, l'évêque de Barcelone, Bé-ranger, vint visiter le pape Honorius. Son désir de rendre hommage au chef de l'Eglise, et aussi certaines affaires dont la gravité réclamait sa présence à Rome, lui avaient fait entreprendre ce voyage. A son retour il passa par Bologne : il venait demander, pour Barcelone, quelques-uns des religieux de Dominique. Mais en se rendant dans cette ville, la plus riche alors de l'Italie en Dominicains et en docteurs, il n'oubliait pas le brillant héritier des comtes de Pennafort, usurpé sur Barcelone depuis bientôt vingt ans. Et comment eût-il omis de s'en souvenir ? L'Italie était pleine de son nom ; plus d'une fois il en avait entendu, d'Espagne, le bruit lointain et la triple chaîne des Apennins, des Alpes et des Pyrénées, n'en avait pas arrêté l'écho. N'était-il pas possible d'emmener avec lui une ouaille si illustre, de rendre à son

pays et à son église un trésor si longtemps perdu?

Arrivé à Bologne, l'évêque alla donc, tout d'abord, frapper à la porte du couvent des Frères. Dominique trouva plus d'une difficulté à opposer à sa demande. La France, l'Espagne, l'Italie, étaient déjà couvertes de maisons fraîchement fondées; il fallait les soutenir avant de songer à en établir de nouvelles. L'évêque ne se rebuta pas. Dominique avait un cœur qui souffrait violence chaque fois qu'il lui fallait se roidir contre une prière. Un refus savait rarement s'y maintenir; un peu de persévérance suffisait pour le vaincre; les instances du prélat triomphèrent.

Du couvent de Saint-Nicolas, ses pas se dirigèrent vers l'habitation du professeur. Là, il éprouva plus de résistance. S'éloigner de Bologne, c'était pour Raymond renoncer à tout ce que la science, la gloire, la vertu, l'amitié, le goût et l'exercice facile du bienfait peuvent mêler de charmes dans une vie. C'était surtout abandonner autant de cœurs dévoués que la ville comptait d'habitants dans ses murs. Le pasteur ne s'effraya pas de tant d'obstacles. Il ne manquait pas de puissantes raisons, et il connaissait, à sa charité d'évêque, des accents auxquels il était difficile de résister. Raymond plus que tout autre lui semblait avoir l'âme faite pour les entendre : « Si Bologne avait jeté tant

de liens autour de son cœur par vingt années d'hospitalité et d'hommages, Barcelone n'avait-elle pas eu autrefois pour lui le même amour ? N'en avait-elle pas eu plus encore ? Ne le lui conservait-elle pas, malgré son propre oubli et sa longue absence ? Enfin n'avait-elle pas à sa présence et à ses services des titres que jamais Bologne, que jamais ville au monde n'avait possédés ? N'était-elle pas sa patrie ? »

Ces raisons, la tendresse, les supplications, les larmes peut-être de son pasteur, émurent vivement l'âme de Raymond. Toutefois, il n'est pas sûr qu'elles l'eussent déterminé. Parmi ceux qui nous ont légué ces faits, plusieurs racontent qu'il ne fallut rien moins qu'un commandement du pape Honorius. Le crédit que l'évêque avait auprès du pontife, crédit accru tout récemment d'hommages apportés de si loin à ses pieds, l'aida beaucoup à obtenir son appui dans cette affaire, et l'émission d'un ordre aussi délicat. La foi vive du pieux professeur était assez connue du prélat et d'Honorius ; il n'était pas, dans ces âges, un seul chrétien qui ne vécût tout entier, corps, âme et vie, sous la main du chef de l'Église ; qui ne regardât son moindre signal comme une injonction divine.

L'évêque partit donc de Bologne, et quelques jours après d'Italie, avec son diocésain reconquis et les Frères accordés par Dominique. Il serait difficile de dire toute la joie qu'éprouva

Barcelone à leur arrivée. Elle avait, en un seul jour, le triple bonheur de revoir son évêque, d'accueillir des religieux que le nom de leur père rendait chers à toute l'Espagne, et surtout de recouvrer son docteur, l'ancien ornement de ses écoles, chargé de toute la gloire conquise dans le glorieux enseignement de Bologne.

CHAPITRE II

DEPUIS LE RETOUR DE SAINT RAYMOND A BARCELONE JUSQU'A SON ÉLÉVATION AU GÉNÉRALAT

Qui se humiliat exaltabitur.

Celui qui s'humilie sera élevé

(S. Luc, c. xvii, v. 9.)

A peine de retour, le prélat voulut attacher pour jamais à son Église celui qu'il avait tant de joie à lui ramener. Il le nomma chanoine et bientôt prévôt du chapitre de sa cathédrale.

Ce fut alors que Raymond dit adieu à toute sa gloire passée. Il était las du bruit et plus qu'étourdi par vingt-cinq années d'applaudissements. La vue du théâtre de ses premiers succès ne lui inspira pas le désir d'en chercher de nouveaux ni d'aller réveiller dans les chaires doctorales les échos endormis de sa première renommée. Il ne songea plus qu'à bien remplir les fonctions que lui imposait son nouveau titre : il ne s'appliqua qu'à donner l'exemple de l'assiduité et du zèle à ceux dont l'évêque lui avait fait, tout ensemble, partager les devoirs et prendre la conduite.

Ces jours silencieux et obscurs, remplis presque tout entiers par la prière, furent donnés à Raymond pour que les derniers murmures du monde achevassent de s'éteindre en son âme. Mais ce n'était là qu'un court passage. Bientôt un fait se présenta qui devait changer totalement la face de sa vie, lui créer une ère et un cours tout nouveaux.

Le mystère de l'Incarnation et de la maternité divine est le mystère fondamental de la religion chrétienne. Il avait une importance toute particulière, depuis que les disciples de Mahomet avaient, par l'appel fait aux convoitises brutales des sens, couvert de sang et de ruines plus d'une moitié du monde civilisé. En face des mœurs dissolues, des maximes dégradantes, du paradis infâme des disciples du faux prophète, l'Europe chrétienne s'attachait par le fond de ses entrailles aux dogmes régénérateurs de sa foi comme à une ancre de salut. Les adorables prérogatives de l'auguste Mère de Dieu étaient surtout l'objet du culte et de la vénération des peuples. Or, chose étrange ! le sublime mystère de la maternité divine n'obtenait pas alors en Espagne tout l'honneur que sa grandeur et sa pureté réclament. La fête de l'Annonciation n'y avait nulle solennité, et l'église de Barcelone, comme toutes les autres, l'avait laissée, jusqu'alors, dans l'obscurité que lui léguait le passé. Raymond sentit ce grave

oublie de son pays et de sa nation ; il entreprit de le réparer. Il consacra une partie de ses revenus à rendre plus éclatante la fête de Marie. Grâce à lui, l'église de Barcelone la vit, la première, briller de la juste magnificence que lui devait la piété des chrétiens. Toutes les églises d'Aragon et bientôt celles de Castille suivirent cet exemple, et Marie se vit gratifiée, par son pieux serviteur, du culte le plus cher à sa gloire.

Telle fut l'œuvre accomplie par Raymond durant les jours calmes de sa retraite au chapitre de Barcelone. Ce fut, avons-nous dit, de toutes celles qu'il exécuta, la plus magnifique et la plus féconde. Nous allons en juger.

Heureux qui a pu, une fois dans sa vie, être libéral envers quelque gloire régnante de l'empire divin ! Heureux qui a su créer, de la terre vers quelque trône céleste, un courant nouveau d'hommages que les siècles futurs ne doivent jamais laisser tarir ! Celui-là a ouvert sur lui-même et sur bien d'autres une source de bénédictions que l'avenir épuisera moins encore. Mais, si cette libéralité élève jamais ses dons jusqu'au pied du trône de Marie, quel fleuve de grâce n'en déborde pas sur l'homme et la nation dont ils lui viennent ! Comme on moissonne richement ce qu'on a pu semer dans ce sein ! C'est ce qu'éprouva Raymond, c'est ce qu'éprouva son pays. Les premiers fruits furent pour lui, et ils ne se firent pas attendre.

Depuis son retour à Barcelone, il n'avait pas manqué d'aller visiter souvent les compagnons de Dominique, amenés naguère de Bologne. Les souvenirs de cette ville, la douce familiarité qu'engendrent les entretiens d'un commun voyage, les vertus du père qui reluisaient dans les enfants, enfin, je ne sais quel attrait intime accru et fortifié à l'insu même du cœur, par l'approche quotidienne de ce que l'on aime, tout entraînait Raymond vers le nouveau couvent donné par le prélat à ses pieux hôtes. Chaque fois qu'il y pénétrait, il croyait revoir cette maison de Saint-Nicolas, dans laquelle il avait eu le bonheur de rencontrer la plus sainte amitié dont le ciel eût gratifié sa vie. Bien souvent il sentait ses pas s'attacher à ce sol pieux avec une force qui l'étonnait, et il lui fallait se faire violence pour repasser le seuil, quand les devoirs des frères ou les siens venaient l'en arracher. Cependant il n'avait pu, jusqu'alors, fixer sa vie où, depuis longtemps, était fixé son cœur. Mais dès qu'il eut si magnifiquement servi Marie, dans la pompe nouvelle donnée à sa fête, il n'y eut plus de retard possible, et il dut venir prendre place au sein de sa plus chère famille. On l'y vit donc bientôt mettre à ses pieds son nom, ses talents, sa gloire, ses richesses, et des espérances dont personne alors n'eût su marquer les bornes. Ce fut dans Barcelone une stupeur immense ; les regrets et les blâmes

ne purent, de longtemps, se retenir sur aucune lèvre. Raymond ne les entendit même pas. Une fois la muraille du pieux cloître placée entre sa retraite et les étonnements du monde, il n'eut plus qu'à jouir de ce qu'il désirait et cherchait dans la retraite, la paix et la prière. Ce fut la première faveur dont Marie paya son zèle et les avances faites à sa gloire. Elle fut magnifique. Pour lui, il ne s'en pouvait de plus grande. La grâce d'une vocation religieuse n'est-elle pas la plus haute qui se puisse désirer? Assurément, il n'y a pas de cœur sérieusement chrétien qui le conteste et il s'en trouve encore plus d'un pour le comprendre. Mais cette faveur ne regardait que lui seul; du moins, il en devait seul alors recueillir les fruits immédiats. Marie ne tarda pas à lui en faire une autre qui, de ses mains, devait passer sur bien des têtes et qui le constituait, entre sa patrie et la reine du ciel, le médiateur de bienfaits immenses.

Pierre II, vainqueur des infidèles dans plus d'un combat, était allé à Rome se reconnaître vassal du saint-siège et recevoir de la main d'Innocent III la première couronne qu'eût encore portée un roi d'Aragon. Hélas ! le malheureux prince ne la ceignit que pour aller mourir dans les plaines de Muret, serviteur de la cause excommuniée du comte de Toulouse. Il laissait un fils en bas âge : Innocent III prit l'enfant sous sa tutelle. Ce n'était pas, dans ce siècle, le

seul pupille, issu d'un roi, que l'Église couvrit de sa protection. Frédéric de Sicile venait de grandir heureusement sous la garde paternelle du pontife. Honorius III hérita des sollicitudes d'Innocent pour l'Aragon et son jeune prince. Or, lorsqu'il envoya Raymond à Barcelone, aux instances de son évêque, son principal dessein était de le faire, auprès du jeune souverain, le suppléant de ses propres devoirs et de confier à ses soins une éducation dont il devait compte à Dieu. Nul n'était plus apte que Raymond à un office de cette importance. Sa naissance l'approchait du prince; ses belles qualités lui assureraient son cœur; sa haute science et son long enseignement mettaient, au service de l'enfant royal, des trésors acquis qu'on eût trouvés difficilement ailleurs. Il se vit donc obligé, malgré ses répugnances, malgré des dégoûts chaque jour croissants pour le bruit et l'éclat, d'aller plus d'une fois trouver l'éclat et le bruit dans le lieu du monde qui les renferme le plus, à la cour.

Toutefois, il fut assez heureux pour n'avoir pas à regretter les sacrifices de sa paix. Il trouva dans son royal élève une âme digne de tous ses soins et riche, comme la sienne, en dons les plus rares de d'esprit et du cœur. Une vive reconnaissance, une tendre amitié, une confiance entière, qui durèrent toute sa vie et toute celle de Raymond, tel fut l'unique, mais bien noble

prix que le prince sut faire agréer à son saint maître. Il le connaissait trop pour fatiguer sa vertu d'autres offres. Ce fut alors qu'il le choisit pour confesseur : et, tant qu'il l'eut près de lui, il ne voulut plus d'autre guide. Rien ne se pouvait de plus heureux pour l'Aragon ; nous verrons tout ce que ce royaume y gagna.

Le jeune monarque ne fut cependant pas le pénitent le plus illustre que fournit à Raymond le palais de Barcelone, si, comme il semble juste, la gloire humaine se mesure sur le bienfait aux hommes, plus que sur le faste dont on les éblouit.

Il trouva dans cette cour un homme qui avait conduit déjà et enrichi de vertus les premières années du prince. Il s'appelait Pierre Nolasque.

C'était à lui que Simon de Monfort avait confié d'abord l'héritier de la couronne d'Aragon, quand la défaite et la mort du père l'eurent fait tomber entre ses mains à la journée de Muret. La rencontre, au palais de Barcelone, d'un homme de ce mérite et de cette vertu rendit beaucoup moins lourdes, pour Raymond, les heures que ses fonctions l'obligeaient d'y passer. Ils aimaient à concerter tous deux les moyens d'élever, d'embellir, d'affermir et d'enraciner de plus en plus dans le bien l'âme de leur commun élève, et ils avaient formé ensemble comme une sainte conspiration pour sa vertu. Mais Pierre Nolasque n'oubliait pas de chercher, en

même temps, près de son saint ami, des lumières et des secours pour la sienne. Comme le prince, il avait confié le soin de sa conscience à Raymond.

Pierre Nolasque avait reçu de la nature une âme éminemment tendre et compatissante. Dès son enfance, il ne pouvait rencontrer une misère sans s'y associer par ses larmes, et, s'il lui était possible, par ses aumônes. Comme celle de Job, cette compassion n'avait cessé de grandir avec lui (1). Une infortune surtout l'avait vivement ému. C'était alors, de toutes, la plus douloureuse ; et la Providence, qui le destinait à la soulager, l'avait, de bonne heure, placée sous ses yeux. Né sur des rivages souvent visités par les vaisseaux infidèles, il avait pu voir, bien des fois, les malheureux chrétiens dans leurs chaînes ; bien des fois, son cœur avait saigné à ce spectacle ; et il avait employé, à en racheter plusieurs, une grande partie de ses biens. Mais, tout opulent qu'il était, que pouvait son patrimoine contre de si nombreux malheurs ? A une armée de souffrances il fallait opposer une armée de dévouements et de sacrifices. Depuis longtemps il pensait à la rassembler, et il en avait parlé plus d'une fois à son jeune souverain. Jacques avait l'âme faite pour comprendre et accueillir toutes les pensées généreuses. Il est

(1) *Crevit mecum miseratio* (Job).

vrai qu'il songeait déjà bien plus à briser les chaînes chrétiennes par ses armes que par ses aumônes. Pour une telle œuvre et contre de tels ennemis, il eût beaucoup mieux aimé user du fer que de l'or. Les exemples paternels lui avaient été légués assez glorieux pour faire naître en lui une noble impatience de les suivre. Doué, d'ailleurs, d'un génie bien supérieur à celui de son père, il n'attendait que l'âge et l'occasion pour faire expier aux infidèles les trop longues années de paix que son enfance avait été réduite à leur accorder. Mais si la générosité mâle du guerrier était, déjà, sa première vertu, elle n'éteignait pas, en lui, la générosité tendre du chrétien. Il avait toujours secondé et souvent prévenu, de ses libéralités royales, les libéralités de son saint maître. Comme lui, il méditait l'institution d'un ordre destiné à donner, à des bienfaits si précieux, l'étendue et la durée que ne pouvaient leur faire des largesses privées, que les siennes mêmes ne leur assuraient pas, toutes magnifiques qu'il les savait faire.

La grandeur et la beauté d'une œuvre ne suffisent pas, par malheur, à faire évanouir les difficultés qui l'entravent. On dirait, au contraire, que les obstacles, dispersés devant les entreprises ordinaires, se rassemblent devant les plus nobles, devant celles où le cœur de l'homme est l'allié du cœur de Dieu.

Depuis de longues années, le généreux projet

attendait donc sa réalisation; rien encore ne la faisait espérer ni même entrevoir. Le ciel vint alors en aide à la terre.

Une même nuit, la reine du ciel apparut à Raymond et à ses deux amis : elle avait au front une majesté sereine et sur les lèvres un sourire céleste. Elle leur dit que tout délai devait cesser. « L'œuvre dont ils méditaient l'exécution lui était chère ; elle l'avait jusqu'alors inspirée ; maintenant elle venait l'enjoindre ; elle en bénirait les travaux ; elle en protégerait l'avenir, l'ordre nouveau porterait son nom et avec lui le plus beau qu'y aient jamais su joindre les misères des hommes : ce serait l'ordre de *Sainte-Marie de la Miséricorde*. »

Pierre Nolasque alla le premier faire part à son saint directeur de la vision merveilleuse. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre qu'il avait vu comme lui la reine du ciel, entendu les mêmes paroles, reçu les mêmes ordres ! Tous deux n'eurent plus qu'une pensée, celle d'aller promptement trouver le roi et de le supplier de donner généreusement son concours pour l'exécution de commandements aussi augustes.

A peine abordaient-ils le prince, qu'ils entendirent de sa bouche ce qu'ils croyaient venir lui apprendre. Les paroles ne suffisaient pas à sa joie. Il leur dit celle qu'il avait vue, ses traits, son sourire, sa demande. Tous trois s'unirent alors pour rendre à cette Patronne de communes

actions de grâces. Dès cet instant, l'ordre de la Merci fut fondé. L'évêque, prévenu le jour même, pria Raymond d'en rédiger, en toute hâte, les premières règles ; et le 23 août 1223, octave de l'Assomption, dans la cathédrale de Barcelone et en présence de l'évêque, Pierre Nolasque reçut, des mains de notre saint, les nouvelles livrées du nouvel ordre de Marie. Elles ressemblaient beaucoup à celles du premier ; seulement, les couleurs de la pénitence restées sur la chappe dominicaine disparurent de celles du religieux de la Merci, pour ne laisser, autour de lui, que les couleurs de la joie. Elles étaient les seules qui lui convinssent. Que devait-il faire ? Donner tout, se donner lui-même. Or, Dieu aime la joie de celui qui donne : *Hilarem datorem diligit Deus*. Le roi d'Aragon y ajouta ses armes : elles furent placées sur le devant du scapulaire afin que tout œil comprît au premier abord que la main noble et pieuse qui avait consacré, à les établir, sa puissance et son or, demandait respect pour leur dévouement et saurait au besoin venger leurs injures.

Ainsi naquit l'ordre de la Merci, proche parent, enfant glorieux et béni de la famille dominicaine, issu en quelque sorte de la plénitude de sa vie et de l'exubérante fécondité de sa jeunesse. Ce fut Raymond que Dieu choisit, à la place de saint Dominique, mort deux ans auparavant, pour être le père de cette postérité. Ce fut Ray-

mond qui lui fit son esprit, c'est-à-dire sa vie, en rédigeant ses lois. Ce fut Raymond qui prépara, qui cultiva, qui façonna, par sa conduite et ses conseils, le saint qui la gouverna le premier. Ce fut enfin Raymond qui ouvrit pour ses premiers besoins le trésor et même le palais du roi d'Aragon (1).

En 1227, le cardinal Ugolin fut élu pour succéder à Honorius III. Il prit le nom de Grégoire IX.

A peine monté sur le trône, il porta ses regards et son attention sur l'Espagne. C'était là sans doute que l'œil d'un pontife romain devait se reposer avec le plus de bonheur. Là, plus qu'ailleurs, il rencontrait des espérances et entrevoyait des triomphes. Grégoire IX n'oubliait pas ce qu'avait obtenu sur cette terre généreuse son oncle Innocent III. Il y avait à peine vingt ans, que la journée de Navas de Tolosa avait fait poindre, à cet horizon, de si heureuses lueurs. Depuis elles n'avaient cessé de croître. N'était-il pas possible de voir l'issue définitive annoncée par des commencements si glorieux? Ne pouvait-on pas rendre enfin, libre et pur, à une si vaillante nation, le sol de ses aïeux? Grégoire l'espéra, et il ne fut pas longtemps sans le tenter.

Il régnait depuis deux ans, et il ne faisait que

(1) Les premiers Rédempteurs habitèrent le palais de Jacques I^{er}.

sortir des embarras immenses qui accablèrent le début de son pontificat, lorsqu'il envoya, en Espagne, le cardinal Jean d'Abbeville. L'appel à la guerre sainte était l'objet principal de la mission du légat.

Jean d'Abbeville arriva à Barcelone dans le cours de 1229. Le succès de son entreprise requérait un apôtre : il fallait un homme éloquent et vertueux qui pût porter devant les peuples le prestige de la sainteté à côté du prestige de la parole. On sait quelles voix puissantes et saintes on avait coutume de choisir dans ces rencontres. Les noms de Pierre l'Ermite, de saint Bernard, de Foulque de Neuilly et d'autres peuvent en faire juger. Le choix du légat ne fut pas difficile. Il n'eut pas plutôt fait comprendre quel homme il voulait, que le nom de Raymond fut dans toutes les bouches. Jean l'alla demander au prieur de son couvent ; il l'obtint sans peine, et les prédications commencèrent.

Une croisade n'était pas seulement une levée d'épées chrétiennes contre les vieilles conquêtes de l'islamisme ou les irruptions plus récentes de quelque hérésie séditeuse ; c'était encore, pour les pays où elle était prêchée et où son appel était entendu, une époque de restauration et de renouvellement des mœurs chrétiennes. La guerre sainte était le plus souvent une expiation que le fidèle s'imposait. C'était presque

toujours sur des épaules pénitentes qu'on voyait briller la croix. C'était presque toujours, arrosée des pleurs du repentir, qu'elle était reçue des mains apostoliques auxquelles la miséricorde du Père des fidèles l'avait confiée. On la portait ensuite avec amour et courage contre les ennemis de Dieu, afin d'achever dans le sang ce qu'on avait commencé dans les larmes.

Or, cette résurrection intime de la foi et des mœurs, premier effet de toute croisade, était alors, autant, peut-être plus, nécessaire à l'Espagne que les nouveaux succès qu'elle promettait à ses armes. L'imagination des peuples et l'enthousiasme guerrier de ces âges n'apercevaient que les victoires et les conquêtes. Mais l'œil plus calme du chef de l'Église ne voyait pas moins dans ces heureuses entreprises la guérison des plaies du troupeau que les coups portés à son ennemi.

L'Espagne chrétienne était alors placée entre deux foyers de corruption et d'erreur : l'infidélité et l'hérésie. On eût dit une suprême étreinte dans laquelle l'enfer, alarmé de ses triomphes, essayait d'étouffer sa foi. Au midi, le mahométisme occupait encore la plus belle moitié de ses provinces; au nord, les Vaudois, nés de la veille, à peu de distance de ses frontières, l'envahissaient sourdement et faisaient chaque jour sur son sol d'inquiétants progrès.

Il y avait donc, de toutes parts, bien du mal à combattre.

Raymond partit de Barcelone avant le légat. Il voulait lui préparer la voie et ne lui laisser que des fruits à recueillir. Il savait d'ailleurs, pour réussir, des secrets que l'illustre cardinal ignorait peut-être, ou dont il lui eût été difficile de tirer le même parti. Ces secrets, il les tenait de Dominique, et il n'était alors frère prêcheur qui n'y fût initié. Don Diégo en avait instruit le premier les légats du Languedoc. Aller à pied, n'avoir qu'un vêtement, d'autre cortège que celui des vertus apostoliques, jeûner, veiller, expier, sur sa chair, les péchés de ceux qu'on appelle au repentir ; pratiquer, sans relâche, toutes les rigueurs d'une évangélique pénitence : tels étaient les moyens suggérés autrefois par l'évêque au découragement des premiers ennemis de l'hérésie.

Avec d'aussi bonnes armes, les succès avaient bientôt commencé. Ce furent celles qu'employa Raymond.

Il allait donc à pied, sans escorte, et souvent sans guide, à travers les âpres montagnes de son pays. Dès son arrivée, le seul aspect de ses sueurs généreuses commençait les conversions. Il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour les achever, et l'éloquence muette de ses vertus les rendait solides et durables. Quand l'œuvre était terminée, le légat arrivait pour la couronner

des indulgences de l'Église. C'était alors qu'on prenait la croix, comme dernier sceau de parfaite réconciliation, et qu'on jurait d'aller éteindre, dans le sang infidèle, ce qu'une pénitence trop hâtée laissait à redouter des rigueurs divines.

Grâce au zèle et aux fatigues de Raymond, la mission du légat eut un plein succès. Jean d'Abbeville avait l'âme noble et reconnaissante. Il n'essaya pas, comme il arrive trop souvent dans ces circonstances, de dissimuler les travaux de son collègue; il ne seconda pas la pente trop modeste de sa vertu vers l'oubli, pour avoir à se parer seul des exploits d'un zèle étranger; au contraire, son amitié pour lui ne fut jamais plus franche et plus vive. Il résolut même de l'emmener à Rome et de le présenter à Grégoire IX comme le principal auteur de tout le bien qui s'était fait. Il espérait pouvoir le déterminer à ce voyage. Mais il comptait trop sur sa docilité : il n'en avait connu que les empressements tant qu'il n'avait eu que des dévouements à lui imposer. Dès qu'il voulut l'attirer sur le chemin des honneurs, il commença d'en éprouver les résistances; et ces résistances devinrent telles qu'il lui fallut renoncer à les vaincre.

Il partit donc seul de Barcelone. Mais il ne se sépara de Raymond qu'avec l'intention de tirer promptement vengeance de l'injure faite à son

amitié. A peine, en effet, était-il de retour à Rome, qu'il s'empressa de raconter à Grégoire IX, avec le succès de sa légation, la part prépondérante qu'y avait prise son saint collègue. Il dit tout ce qu'il n'avait cessé d'admirer en lui, ses rares talents, ses vertus héroïques. Combien un tel homme ne serait-il pas précieux à ses côtés ! Quels avantages ne tirerait-on pas de sa prudence et de son savoir dans tant d'affaires difficiles qui assiègent, en tout temps, une cour pontificale !

Le nom de Raymond était loin d'être inconnu à Grégoire IX. Comment l'eût-il ignoré ? Eût-il été le seul à ne rien entendre quand Bologne en retentissait, il n'y avait pas encore dix ans, au moment où lui-même y était encore légat ? D'ailleurs, la science du droit, qui en avait fait la gloire, était la science préférée entre toutes celles que le pontife aimait. La sainte intimité de Dominique leur avait été pareillement commune. Ce n'est donc pas assez de dire qu'ils s'étaient connus : ils avaient dû se voir, s'approcher, converser ensemble, faire enfin, dans le cœur de Dominique, une de ces chaudes rencontres dont les plus longues absences n'effacent jamais le souvenir.

Le légat n'eut donc pas besoin de beaucoup d'instances pour faire accéder Grégoire IX à son désir. Le cœur du pontife conspirait avec le sien contre les goûts trop humbles de Ray-

mond. Les résistances mêmes de cette humilité lui devenaient une raison pour la charger des dignités qu'elle fuyait. Il craignait d'autant moins de la blesser qu'elle se montrait supérieure à tout ce qu'il pourrait lui offrir. Raymond reçut bientôt un bref qui le mandait à Rome. Il devina sans peine d'où partait ce coup, et quelle main se cachait derrière celle de Grégoire IX. Mais il n'y avait plus lieu à un refus. Ce qu'on lui adressait n'était plus une invitation ni une prière, c'était un ordre. Or, en face d'un ordre, Raymond ne savait qu'obéir. Il l'avait déjà montré sous Honorius; il ne le prouva pas moins généreusement alors, et il partit de Barcelone sans délai. L'accueil flatteur de Grégoire IX l'effraya plus qu'il ne le réjouit. Il lut, dans cette extrême bienveillance, l'arrêt d'une longue et laborieuse captivité, et la menace de tout ce que renferme d'honneurs et d'affaires un palais pontifical.

Bientôt, en effet, plus d'une dignité offerte dans des termes qui ne laissaient pas même à sa modestie le refuge d'une résistance vint détruire tout ce qui pouvait lui rester de doute sur les intentions du pontife. Il lui fallut, sinon pour toujours, au moins pour longtemps, envoyer un triste adieu au couvent de Barcelone. Il fut nommé, presque en même temps, chapelain du pape et grand pénitencier de l'Église romaine. La première de ces deux charges équi-

valait à la charge actuelle d'auditeur de causes du Sacré-Palais. Mais un honneur plus grand et plus imprévu ne tarda pas à lui échoir : Grégoire le choisit pour son confesseur.

Il n'est pas inutile de remarquer ici toute l'importance d'une fonction dont le mystère et le silence pourraient dérober à bien des yeux la réelle et rare grandeur. Quel ministère auguste que celui de directeur des âmes ! Quel centre fécond d'action vaste et puissante que ce tribunal obscur relégué dans les coins les plus secrets du temple chrétien, presque invisible sous les ombres qui le couvrent ; où les accusations et les sentences sont presque muettes, tant est insensible le murmure des lèvres qui les prononcent ! N'est-ce pas là que s'exerce le plus haut et le plus immense pouvoir dont le ciel ait confié le dépôt à la terre ? Quiconque dirige une conscience d'homme ne tient-il pas en main le ressort d'une vie humaine ; et si cette vie est une vie publique, un des ressorts puissants qui meuvent une société ? Et si cette vie est une vie royale, ne fait-il pas jouer le ressort d'un empire ? Et si cette vie est celle d'un pontife romain, souverain spirituel et universel du monde, ne dispose-t-il pas du plus puissant ressort dont le monde ressente l'impulsion ?

Tel fut le rôle de saint Raymond. Ce n'était pas la première conscience publique qu'il avait à régir.

Que n'avait-il pas fait déjà par celles de Jacques d'Aragon et de Pierre Nolasque ? Jamais pourtant, jusqu'à ce jour, la Providence ne lui avait encore mis en main un levier moral aussi puissant que celui dont elle armait son bras en lui donnant à diriger l'âme de Grégoire IX. Qu'était-ce en effet que ce vieillard qu'elle confiait à sa conduite ? C'était son vicaire, c'est-à-dire l'élu de ses conseils, l'associé de ses desseins, l'instrument visible de son action dans le gouvernement du monde.

C'est cette part à la fois si obscure et si insignifiante de la vie de notre saint, part nulle pour le bruit, mais immense pour l'effet, qu'il importe surtout de bien saisir et de bien comprendre. Presque tout le bien que Dieu tira de lui, ou plutôt qu'il fit passer par ses mains sur le monde, se cache sous ces voiles. Qui ne sait les soulever, ne sait pas le connaître. Quels services, en effet, ne rendit pas à son siècle et aux âges suivants celui qui sut inspirer et diriger les œuvres de trois vies, telles que celles de Jacques le Conquérant, de Pierre Nolasque et de Grégoire IX ! Il en est, de certains hommes, comme des riches terrains qui produisent l'or : le plus pur et le plus riche n'est pas la paillette que la main du passant recueille parfois à leur surface. C'est le lingot que leurs veines recèlent et que découvre, en creusant, la sagacité patiente du mineur.

En appelant Raymond à sa cour, Grégoire IX avait eu dessein d'user de sa science du droit, pour une œuvre de haute utilité qu'il méditait depuis longtemps, et dont il désirait vivement léguer les bienfaits à l'avenir.

Depuis que Gratien avait rédigé son décret et associé pour jamais son nom à celui du droit, son exemple et son succès avaient donné aux juristes un goût prodigieux pour les travaux de ce genre. Cinq collections avaient suivi la sienne : deux, avant le pontificat d'Innocent III ; deux, sous le règne de ce pape, et une dernière sous celui d'Honorius III. Elles contenaient les canons des derniers conciles et les décrets des papes depuis la clôture du premier recueil. Aucune d'elles ne pouvait être très étendue ; de plus, la méthode de chaque auteur était différente, et chacun de ces travaux portait l'empreinte particulière de la main qui s'y était employée. Il y avait donc, entre ces diverses parties, la plus fâcheuse incohérence, une dissonance qui engendrait la confusion. Plusieurs oublis, quelques fausses insertions ajoutaient, au désordre, l'inexactitude et l'infidélité. Grégoire IX chargea Raymond de corriger et de fondre, en un seul et vaste corps de droit canonique, toutes ces collections divergentes.

Raymond évoqua ses souvenirs de Bologne et retourna puiser aux trésors longtemps fer-

més de sa science. En quelques années, il put achever son travail.

Une nouvelle collection sortit de ses mains divisée en cinq livres. Tout s'y trouve distribué et rangé dans le plus bel ordre et avec une suite parfaite. Les décrétales n'y sont pas rapportées en entier ; l'ouvrage n'y eût gagné qu'en volume, et les étudiants eussent pu voir avec effroi un fardeau aussi énorme s'ajouter à celui dont Gratien chargeait déjà leurs études et leur mémoire. Les premiers mots sont partout conservés tels qu'on les lisait dans les collections précédentes. Y changer quelque chose eût été mettre en déroute d'un même coup tous les juristes qui s'en étaient servis et tous les livres enrichis de leurs citations.

Quand l'ouvrage fut terminé, Grégoire IX l'adressa, avec un bref, aux docteurs de Bologne. Par ce bref, il enjoignait à tout juge et à tout professeur d'avoir à s'en servir à l'exclusion de tout autre, dans son tribunal ou son école.

Quelque temps après, il fit le même envoi et la même ordonnance aux docteurs de Paris.

Le travail de Raymond a été trouvé assez parfait pour mériter le respect de la science et obtenir la consécration du temps. Il est toujours demeuré tel qu'il parut alors ; il forme la seconde partie du corps du droit et porte le nom de *Décrétales de Grégoire IX*.

Ce fut encore pendant son séjour à Rome que Raymond mit la dernière main à un travail dont l'Espagne avait déjà vu les premières ébauches. C'est celui qu'on lui imposa, sur sa demande, comme expiation de ses anciens succès et des sacrifices qu'il craignait d'avoir faits à la gloire. Il l'avait commencé dès ses premières années de vie religieuse ; il le reprit alors. Il se trouvait, à raison même de ses fonctions, plus en mesure que jamais de lui donner toute la perfection qu'il comportait. L'ouvrage en question était une *Somme* générale de tous les cas de conscience sur lesquels un confesseur peut avoir à se prononcer. A qui la composition en pouvait-elle mieux convenir qu'au grand pénitencier de l'Église romaine ? Raymond y travailla pendant presque tout son séjour à Rome, et ce ne fut que peu de temps avant son départ de cette ville que son livre put être publié.

Ce second ouvrage n'a pas eu la même gloire que le premier, et la postérité ne lui a pas conservé une admiration aussi fidèle. Peut-être cependant la méritait-il mieux. Aucun du même genre ne l'avait encore précédé, et l'auteur avait le mérite, parfois trop méconnu, d'ouvrir la voie à tous les autres. Depuis on a tant vu de travaux semblables, et les auteurs ont exploité avec tant de diligence l'œuvre des premiers venus, que ceux-ci se sont vus, peu à peu,

relégués dans l'oubli, et ont dû céder leur gloire avec leurs dépouilles à des successeurs souvent bien moindres qu'eux.

Depuis que les ordres de Grégoire IX avaient enchaîné si durement aux honneurs l'humble Raymond, ses pensées et ses désirs s'étaient reportés plus d'une fois vers son cher couvent de Barcelone. Souvent ces désirs s'étaient traduits en prières. Mais Grégoire IX était inflexible. Si parfois l'accueil fait aux instances de notre saint ne lui interdisait pas tout espoir de retour, au moins ne lui permettait-il guère de compter sur les douceurs et la paix du cloître.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Tarragone vint à mourir. Grégoire consentit alors au départ de Raymond; mais ce fut pour qu'il allât s'asseoir sur ce siège, premier de l'Aragon et rival de celui de Tolède.

Ce consentement parut un jeu cruel à l'humble saint. Plutôt mourir à Rome, pensait-il, que de jamais revoir l'Espagne à ce prix! Mais quelles ne furent pas ses alarmes quand les sollicitations les plus pressantes du pontife lui désignèrent le siège de Tarragone comme le poste où il devait songer désormais à servir l'Église et son pays!

Grégoire IX. était nonagénaire. Il craignait qu'une mort subite, telle que ces âges en amènent, ne lui permît pas d'être reconnaissant envers son saint ami.

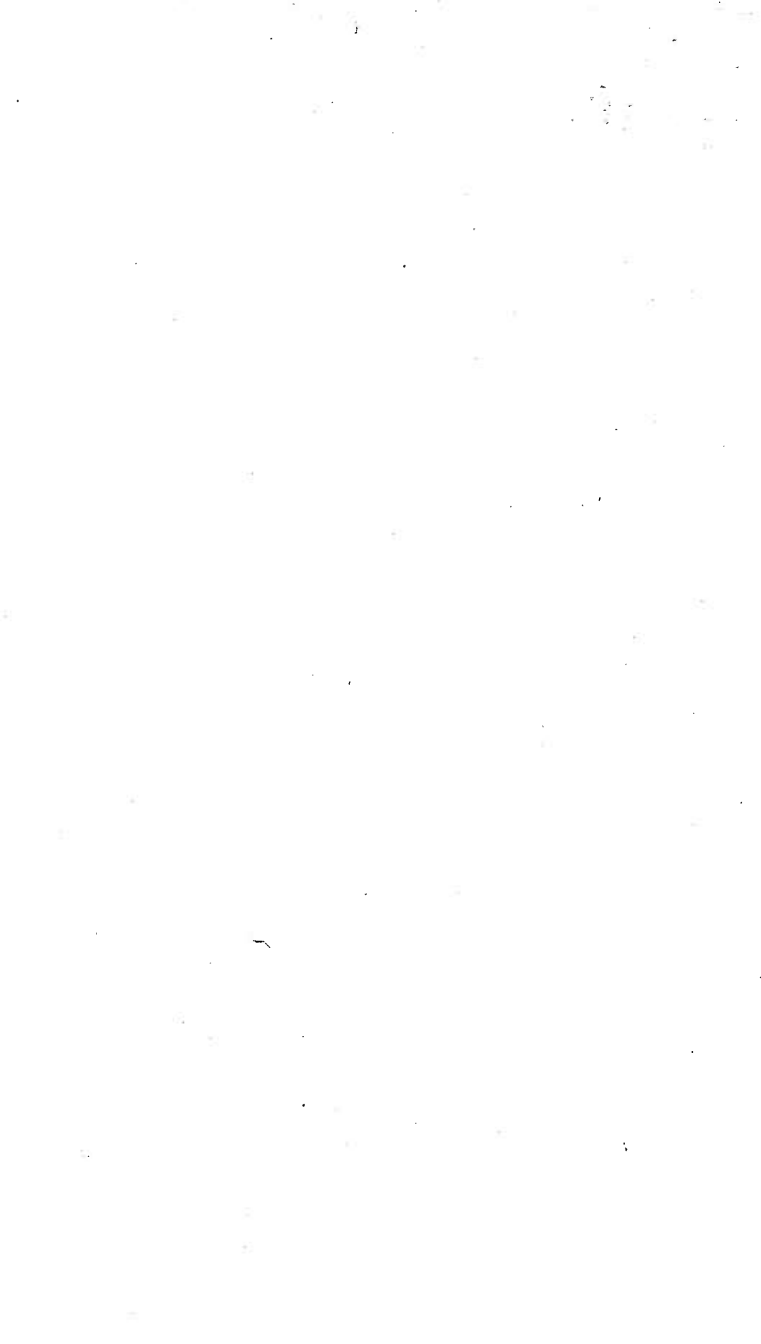
Or, une dette de reconnaissance est, de toutes, celle que les âmes nobles craignent le plus d'emporter dans la tombe. Il tenait donc beaucoup à lui faire accepter, avant de mourir, quelque faveur qui pût passer, sinon à ses yeux, au moins aux yeux du public, juge sévère de la générosité des grands, pour un insigne bienfait. C'est pour cela qu'il le pressait alors si vivement. D'ailleurs, l'importance du siège de Tarragone y appelait plus que sur aucun autre un mérite et une sainteté insignes. Raymond possédait l'un et l'autre ; mais il refusait toujours. Grégoire ne pouvait commander : un bienfait ne s'impose pas. Au reste, il remarquait dans celui dont il voulait rémunérer les services, des répugnances si fortes, pour ce qu'il en regardait comme la récompense, qu'un ordre donné dans de telles conjonctures eût plus ressemblé à un arrêt qu'à une faveur. Et puis, les charmes et les fruits de la société qu'il allait perdre le rendaient facile à pardonner à son ami une lutte si obstinée contre sa gratitude.

Mais, à la fin, les alarmes que des menaces si continuelles d'élévation causèrent à celui-ci devinrent telles, qu'il en tomba malade. Grégoire comprit qu'il fallait cesser toute instance, et pour faire en même temps cesser les craintes et le mal, il chargea Raymond de choisir lui-même un évêque pour Tarragone. Il se consola de sa défaite en pensant que l'ami qui la lui

infligeait consoleraït par sa présence la fin de ses jours et resterait à ses côtés pour lui fermer les yeux. Il se trompait encore. Raymond échappa à son amitié comme à ses faveurs; les fatigues de ses accablants travaux continuèrent ce que la crainte de l'élévation avait commencé. Sa santé s'altéra toujours de plus en plus, et les médecins déclarèrent qu'il fallait au malade l'air de Barcelone. Grégoire ne put s'opposer à son départ, et bientôt Raymond avait le bonheur de retrouver, dans son couvent, ses frères, sa cellule, la prière et la paix. Il se croyait pour toujours délivré des grandeurs; cette douce illusion ne fut pas longue. Pendant deux années pourtant il put jouir sans trouble de son repos. S'il ne trouva pas toujours aussi complets qu'il les avait rêvés la solitude et l'oubli, au moins en eut-il chaque jour quelques heures d'assurées. C'était là qu'il se remettait peu à peu de ses fatigues, et qu'il goûtait les entretiens de Dieu. En peu de temps, sa santé fut rétablie. Ses forces promptement recouvrées lui permirent bientôt d'entremêler à ses oraisons l'exercice modéré du ministère. Les besoins et la confiance des fidèles le lui imposaient. En le rendant à l'Espagne, Grégoire IX lui avait conservé une partie des pouvoirs qu'il avait eus pendant son séjour à Rome. Raymond lui-même avait demandé la continuation de ceux de grand pénitencier en faveur de ses frères et

des frères mineurs. Grégoire s'était empressé de le satisfaire, heureux de placer ce nouveau lien entre deux familles dont il avait tant aimé les pères et dont il ne pouvait séparer le souvenir dans son cœur.

Or, pendant qu'il goûtait les douceurs d'une paix si inopinément conquise, les événements et les hommes conspiraient encore à la troubler. Cette fois ce ne fut pas une main étrangère, ce fut celle de ses frères qui vint porter à son humilité le coup le plus sensible qui la pût atteindre.



CHAPITRE III

DEPUIS L'ÉLÉVATION DE SAINT RAYMOND AU GÉNÉRALAT JUSQU'A SA MORT

Justum deduxit per vias rectas et ostendit illi regnum Dei.

La sagesse a conduit le juste par des voies droites et elle lui a montré le royaume de Dieu.

(*Sagesse*, cxv, 10.)

L'an 1238, mourut Jourdain de Saxe, le premier successeur de saint Dominique dans le gouvernement général de l'Ordre : on s'occupait aussitôt de le remplacer, et un chapitre général se tint à Bologne, dans le cours de la même année. Au premier scrutin, les voix se trouvèrent partagées, en nombre égal, entre Albert le Grand et le cardinal Hugues de Saint-Cher. Les Allemands voulaient le premier, les Français le second. Ce partage suspendit plusieurs jours l'élection. Aucun parti ne consentait à sacrifier son élu. Cette perplexité pesait à l'assemblée. Pour en sortir, les frères allèrent prier en commun dans l'église du couvent. Or, il

arriva qu'un frère fut alors en extase. Dans son ravissement, il voyait s'élever du pavé du sanctuaire, jusqu'à la voûte, une magnifique colonne ; elle était d'un beau marbre blanc, marquée çà et là, dans toute sa longueur, de taches rouges éclatantes comme la pourpre. Les prières terminées, les frères retournent au chapitre ; sans rien délibérer, ni concerter, ils en viennent aussitôt aux voix. Un seul nom sortit des urnes. Personne auparavant ne l'avait prononcé. Une pareille unanimité, dans les conjonctures où l'on se trouvait, pouvait passer pour un prodige. Ce nom providentiel était celui de Fr. Raymond de Barcelone. Il fallait envoyer vers lui, car il était alors dans son couvent. Lui faire accepter une semblable nomination n'était pas chose facile, et tout le monde le savait. On choisit donc, pour les lui députer, les pères les plus anciens et les plus habiles. Quelle ne fut pas sa surprise quand il s'entendit annoncer par eux une si étrange nouvelle ! Ses larmes furent sa première réponse. Toutefois, elles ne purent tenir contre les prières des envoyés. Le caractère miraculeux de cette élection et l'embarras où son refus allait replonger les frères le déterminèrent à se soumettre. Il courba les épaules sous le joug. Mais, à la violence qu'il se faisait pour accorder ce consentement douloureux, on put prévoir qu'il ne tarderait guère à mettre tout en œuvre pour reprendre, au plus tôt, ce qu'il ne cédait

qu'avec tant de peine. En effet, dès le premier chapitre qui suivit son élection, il proposa et sut faire accepter un règlement nouveau qui, dans sa pensée, n'était qu'un expédient heureux pour recouvrer bientôt sa liberté. Les pères ne se défièrent pas assez des ruses de son humilité. Ce règlement obligeait les futurs chapitres à recevoir la démission de tout dignitaire dont l'âge, les infirmités, ou d'autres raisons graves, compromettraient les fonctions, ou les rendraient trop onéreuses à celui qu'elles chargeaient. La loi parut sage; on ne l'examina même pas pour le croire. La prudence et l'autorité de celui qui la proposait suffirent à en convaincre. Elle fut donc acceptée. Raymond ne fut pas longtemps sans en réclamer, à son profit, la première application.

L'année suivante, le chapitre général se tint à Bologne. Ce fut là que Raymond fit ses tentatives. Il allégua son âge, ses travaux à Barcelone, le temps et les soins que lui demandait l'ordre des Rédempteurs, dont il partageait la sollicitude avec Pierre Nolasque; il osa même parler de l'affaiblissement de son esprit, de son peu de talent à gouverner, et du péril qu'il y avait à laisser plus longtemps, entre des mains aussi inhabiles, les suprêmes intérêts de l'Ordre. Il plaida si bien sa cause, et l'humilité qui l'inspirait sut donner tant de persuasion à sa parole qu'il obtint ce qu'il désirait. Sa démission fut

acceptée. La chose ne fut pas plus tôt faite qu'on s'en repentit. On cassa les définiteurs qui avaient présidé à cette malheureuse affaire. Mais l'effet fatal de leur consentement n'en subsista pas moins ; Raymond garda sa liberté, et l'élection d'un successeur vint lui en garantir pour toujours la chère possession. Son généralat n'avait duré que deux ans. Mais un zèle actif, que l'importunité des honneurs n'étouffait point, les avait remplis des travaux les plus utiles. Il avait rangé d'après un plan plus méthodique, et enrichi de commentaires précieux, les constitutions de son Ordre : il avait fait, à pied, l'exacte visite de toutes ses provinces, relevé la discipline partout où elle se relâchait, refoulé autant qu'il avait pu cette sourde invasion de décadence qui travaille toute société, dès la tombe même de son fondateur, et dont les commencements sont d'autant plus à craindre qu'ils sont, d'ordinaire, plus cachés. Pour en écarter les éléments les plus dangereux, il avait demandé deux grâces à Grégoire IX : la première de fermer devant ses religieux la voie des dignités ecclésiastiques ; il craignait que quelques regards trop peu désintéressés ne cherchassent, à travers l'ombre du cloître, le dangereux éclat des grandeurs. La seconde était d'épargner également aux Frères-Prêcheurs ces commissions onéreuses et dissipantes qui les tenaient hors des couvents. C'était pour rendre,

il est vrai, d'utiles services à l'Église, mais toujours au préjudice de leur retraite et des exercices de prière qui la devaient remplir.

Grégoire IX accéda à la dernière de ces demandes. Quant à la première, les intérêts d'un Ordre lui parurent devoir céder à ceux de l'Église. L'ambition ne lui paraissait guère avoir peuplé jusqu'alors les pauvres couvents des enfants de Dominique, et s'il arrivait parfois qu'elle franchît, mal éteinte, le seuil de quelque cloître, il comptait assez sur la sagesse future des choix de l'Église pour ôter à cette passion tout espoir de jamais les surprendre. Même la concession faite par lui au sujet des commissions à confier aux religieux ne tarda pas à être oubliée par ses premiers successeurs. Lui-même ne la respecta pas toujours. Personne n'en goûta moins les avantages que celui qui l'avait réclamée ; il lui fallut, quoi qu'il pût faire, conserver la haute inspection sur toutes les affaires de l'Église d'Espagne, et s'y voir investi jusqu'à sa mort d'une sorte de légation perpétuelle.

Cependant le saint homme venait d'être déchargé du plus lourd de tous ses fardeaux. Il s'empressa de regagner Barcelone, plus joyeux de son retour à l'obscurité que tout autre ne l'eût été d'une élévation ; j'entends parler d'un autre qui eût puisé ses joies aux sources où les puise le monde, et non d'aucun des frères que comptât alors la famille dont Raymond abdi-

quait la paternité. Tout Frère-Prêcheur regardait encore les dignités comme le principal fléau qu'il eût à craindre. On le voit par les assauts que les pontifes romains étaient obligés de livrer à leur vertu pour faire accepter à quelques-uns des distinctions dont tous eussent été dignes.

A dater de cet instant, la vie de Raymond n'appartient plus qu'à l'Aragon et se partage tout entière entre son cloître et son pays. Il retrouva en Catalogne Pierre Nolasque et le roi Jacques I^{er}. Les deux ans de son généralat le leur avaient presque continuellement ravi et les six années de son séjour à Rome l'avaient totalement séparé d'eux. Il est vrai que leurs consultations avaient plus d'une fois franchi la mer pour le venir trouver à la cour de Grégoire IX; mais une amitié aussi forte, aussi sainte et, déjà, aussi ancienne demandait de plus faciles relations. Elles leur furent enfin accordées; jusqu'à leur mort il leur fut donné d'en jouir et de goûter ensemble la vérité du mot des saints livres : *Le lien d'une triple tendresse se brise difficilement. Funiculus triplex difficile rumpitur.*

Pendant son séjour à Rome, Raymond n'avait pas oublié Pierre Nolasque et sa jeune famille. Ce fut à sa sollicitation que Grégoire IX confirma le nouvel Ordre. Quand il se vit rendu à sa patrie, avec une vieillesse qui lui en assu-

rait désormais le séjour, il joignit ses soins à ceux de son ami pour étendre et affermir l'œuvre de leur commune sollicitude. Tous deux s'efforcèrent de donner aux Rédempteurs ces commencements héroïques dont à besoin, pour compter sur un avenir, toute société religieuse, destinée qu'elle est à lutter contre tant de principes de décadence et de ruine. L'histoire ne nous a presque rien transmis sur la suite et la nature de ces travaux. L'œuvre seule a fait voir quels ils furent. Plus d'une fois il arriva que les exigences mêmes de leurs occupations écartèrent l'un de l'autre les pieux ouvriers. Mais d'ordinaire ces séparations n'étaient pas longues. Ce fut probablement pendant l'une d'elles que Raymond écrivit à son ami pour combattre un projet inspiré par son propre exemple. Pierre Nolasque voulait, comme lui, se démettre du gouvernement de son Ordre, et terminer aussi ses jours sous les calmes auspices de l'humilité et de l'obéissance. Raymond fit tous ses efforts pour l'en dissuader, et il y réussit. Sa lettre mériterait d'être rapportée tout entière. En voici les premiers mots :

« Frère Raymond de Pennafort au vénérable Frère Pierre Nolasque.

« Que le Seigneur tout-puissant prête l'oreille aux prières de Marie, la Vierge mère, et garde votre âme!

« Le cœur plein de votre souvenir, très cher et bien aimé Père, j'ai jugé nécessaire de vous écrire cette lettre afin que vous conduisiez et environniez toujours de vos soins le troupeau qui vous est confié; que vous ne vous lassiez pas de le mener aux gras pâturages et aux eaux de la vie, et que vous fassiez ainsi l'œuvre du Seigneur jusqu'au jour du Christ Jésus. Vous savez bien que les voies qui mènent aux cieux sont différentes comme les vocations. Ne soyez donc pas tenté de suivre l'exemple d'un misérable que les hommes avaient choisi naguère pour l'élever à la première dignité de la Religion; s'il y a renoncé, ce n'a pas été pour fuir la peine, mais seulement afin que ce qui ne doit appartenir qu'aux saints et aux hommes d'un mérite reconnu ne restât pas plus longtemps stérile entre les mains d'un serviteur inutile. J'ai craint que vous ne fissiez pour vaquer à l'oraison ce que je n'ai fait que par devoir, et que vous ne vous persuadiez faussement que les autres valent mieux que vous. Les hommes seuls m'avaient choisi, très cher Père; mais vous, la divine Vierge est venue elle-même des cieux pour vous élire. Ne perdez donc pas de vue ce sommet du ciel dont elle est descendue pour vous prendre. Pardonnez-moi, je vous prie, très cher Père, et n'attribuez rien de ce que j'ose vous dire à la témérité. Je ne suis utile à rien; vous l'êtes à tout ce qui vous en-

vironne. Vous gardez la voie de la vérité, et je ne suis qu'une brebis errante. Priez, je vous en conjure, votre bien-aimée Mère, qu'elle me pardonne toutes les fautes que j'ai commises dans le trop haut emploi auquel on m'avait élevé, etc. »

Ce qui frappe le plus dans ces lignes, c'est la profonde humilité de celui qui les trace. Cette vertu, et bien d'autres avec elle, ne cessèrent plus jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-quatre années que dura sa vieillesse, d'édifier Barcelone et de réjouir la charité de ses Frères.

Pour faire oublier ses anciens succès et détruire, s'il était possible, une réputation de science que d'amers hommages venaient trop souvent lui rappeler, il allait dans les écoles de Barcelone, se mêlait aux étudiants, s'asseyait sur leurs bancs et à leurs côtés, et suivait, avec eux, les leçons publiques. On connaissait trop la sincérité de ses sentiments pour essayer d'en gêner les naïves démonstrations. C'eût été infliger un tourment inutile à son humble vertu. Cependant, au moindre désir qu'en eussent témoigné ses supérieurs, il était prêt à cesser sur-le-champ, car l'obéissance était peut-être encore ce qu'il y avait chez lui de plus admirable. Nulle docilité n'était comparable à la sienne. Il était surtout l'instrument aveugle de la volonté que Dieu avait préposée à sa conduite, quels que fussent les traits dont l'eût revêtue l'élection des Frères.

Les plus douces faveurs de la contemplation récompensaient l'héroïsme de tant de vertus. Rarement les larmes manquaient à ses oraisons. On cherchait à en surprendre le secret pour les voir couler. Quand l'union à Dieu avait fermé ses sens et anéanti pour son âme un monde auquel il n'appartenait plus, des pas silencieux rangeaient autour de lui une troupe saintement curieuse. C'étaient autant de témoins amis qui venaient réchauffer leur piété aux ardeurs de la sienne. Surtout lorsqu'il célébrait les saints mystères, la chapelle du couvent suffisait à peine à contenir la foule accourue pour y assister. Les faveurs qu'on en rapportait ne cessaient d'y attirer un nouveau concours.

Une de ces faveurs se trouve rapportée dans la bulle de sa canonisation. Voici ce qu'on y lit :

« Un Frère convers, nommé Martin, avait mené dans le monde une vie des plus licencieuses. Le souvenir de ses désordres et l'éveil fréquent de passions mal éteintes remplissaient son âme d'images affligeantes. Un jour qu'il assistait à la messe de Raymond et qu'il demandait avec ferveur la délivrance de ses peines, il vit, au moment de la consécration, un enfant éclatant de lumière et d'une beauté ravissante entre les mains du serviteur de Dieu.

« Au même instant, toutes les images impures qui assiégeaient son âme s'enfuirent; il

sentit un calme parfait pénétrer ses sens, et jamais depuis il n'eut à réprimer une seule révolte de sa chair. Il n'y avait qu'une âme éminemment chaste qui pût mériter à ses Frères de pareilles faveurs. »

Cette pureté singulière de Raymond recevait encore un témoignage et une récompense des plus insignes dans les apparitions fréquentes de son ange gardien. Souvent cet esprit céleste venait le réveiller au milieu de la nuit et l'invitait à la prière. Raymond remerciait le visiteur divin et s'empressait de lui confier, pour le ciel, le message qu'il venait chercher.

Raymond devait à sa rare mortification la belle vertu qui lui valait une familiarité si haute. Cinquante années de vie religieuse ne suspendirent pas un instant ses austérités. Cette longue continuité, plus encore que leur rigueur, leur donna le caractère éminent que le mot d'héroïsme exprime si bien dans la langue chrétienne des vertus. Il n'y eut voyage, prédications, veilles, vieillesse, fatigues de corps et d'esprit qui l'empêchassent d'observer tous les jeûnes et toutes les abstinences de sa règle. Or, le jeûne d'alors ne permettait qu'un seul repas le jour ; il n'était interrompu que le dimanche. Raymond vécut ainsi depuis son entrée dans l'Ordre jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à sa centième année. L'extrême tempérance de cette vie ne contribua pas peu sans doute à sa durée.

Nulle vertu n'est autant que cette vertu l'amie des jours de l'homme, et quand elle prend sous sa garde un corps dont le vice ou tout autre élément moral ou physique de dégénération n'a pas ruiné à l'avance la vigueur, elle est pour lui comme un arbre de vie dont les fruits le conservent et le conduisent jusqu'au dernier terme des années humaines.

Avec Pierre Nolasque, Raymond avait retrouvé en Catalogne son royal élève et ami, Jacques d'Aragon. Comme les deux saints, ce prince s'était montré digne de la mission que la Vierge lui avait confiée; il avait servi avec courage et succès sa cause contre les infidèles. Ce fut pendant le séjour de Raymond à la cour de Grégoire IX qu'une heureuse expédition le rendit maître du royaume de Majorque. Mais il attendait son retour pour faire la plus magnifique de ses conquêtes et mériter ce surnom glorieux de Conquérant que son siècle lui adjugea et que la postérité lui a conservé.

Le royaume de Valence était un des plus étendus et des plus florissants que les Maures possédassent en Espagne. Jacques l'avait entamé déjà dans plus d'une expédition. Mais il le voulait tout entier. Il savait que rien ne lui échapperait si la capitale tombait entre ses mains. Or, il fallait pour la réduire tout l'effort de ses armes, et, en outre, des trésors qu'il n'avait plus. Les expéditions précédentes les

avaient épuisés. Ce fut Raymond qui lui procura cet or. Par ses soins, deux conciles furent rassemblés, l'un à Monçon et l'autre à Tarra-gone. Là, il parla aux évêques, avec son éloquence ordinaire, de la belle conquête que méditait le roi. La religion n'avait pas moins à y gagner que l'État. Il les conjurait de venir en aide à leur prince, de ne pas se montrer envers lui avarés des biens que ses propres largesses avaient accrus ; enfin, de laisser un instant retourner à sa main une part des libéralités dont lui-même et ses pères avaient été pour eux si prodigues. Sa demande fut accueillie avec l'empressement et la faveur qu'elle méritait. Un large subside fut voté, et le roi put bientôt se mettre en campagne. Raymond retourna prier dans son couvent. De telles armes et de telles prières ne pouvaient manquer d'obtenir un éclatant succès : il ne se fit guère attendre. Valence fut prise après un siège glorieux : l'étendard d'Aragon fut planté sur ses murs ; aucune main infidèle ne devait plus l'en arracher (1237).

Jacques ne douta pas que ce triomphe fût dû aux prières de son ami ; il ne crut rien enlever à sa propre gloire en le publiant partout, et il ne lui épargna pas à lui-même de le lui faire entendre. La confusion et la tristesse furent sa seule réponse. Le roi le connaissait assez pour ne pas prendre à tâche de le convaincre ; il se

contenta de l'entourer plus que jamais des témoignages de son respect et de sa tendresse.

Mais après cette première conquête une autre restait à faire.

Raymond devait y prendre une part plus large encore. Ce n'était plus seulement avec son éloquence et ses prières, c'était avec les plus belles œuvres qu'il y devait paraître.

Les progrès de la foi sur le sol musulman n'étaient pas aussi rapides que ceux des armes aragonaises. Elle ne reprenait que lentement, sur l'infidélité, des provinces qui lui avaient été trop longtemps ravies. Toute trace de son ancien passage avait complètement disparu, et il lui fallait, pour avancer, arracher, devant elle, des racines d'erreur et de corruption vieilles de plus de cinq siècles. L'œuvre de régénération était à reprendre comme aux jours apostoliques où elle avait abordé, étrangère encore, le sol ibérien, et l'ennemi qu'elle trouvait alors, en face d'elle, était plus rebelle au joug chrétien que le Cantabre visité par saint Jacques. Il fallait faire abandonner le culte du plaisir à des hommes esclaves de leurs sens et profondément corrompus. Il fallait réduire et convaincre une philosophie froide, subtile, superbe, ennemie des mystères, qui ne conservait plus, sur les ruines de toute croyance, que des systèmes et des doutes. Il n'est terre plus ingrate que celle-là pour la semence évangélique. De tout temps

les philosophes ont été les derniers à se courber devant la croix ; elle leur a toujours été folie avec le Dieu dont elle porte les opprobres.

L'apostolat réussit peu avec ces hommes. Les discussions et les démonstrations de la science chrétienne leur conviennent mieux. Raymond le comprit.

Il y avait alors dans son Ordre un vaste génie, le plus magnifique peut-être dont la Providence ait jamais honoré l'humanité. Nul, avant lui, n'avait su mieux mettre au service de l'Évangile tout ce que la philosophie a rencontré ou épargné de vérité dans les siècles païens où elle régna. Raymond le connut, tout jeune encore, aux jours de son généralat. C'était environ le temps où le jeune homme entra dans la famille de saint Dominique, après des luttes dont tout le monde sait l'héroïsme. Depuis, les relations entre Raymond et Thomas d'Aquin n'avaient pas cessé. Il lui écrivit donc pour demander aux loisirs de sa science la composition d'un ouvrage tel que les circonstances le réclamaient. Thomas accueillit sa demande avec joie ; il se sentait trop heureux de pouvoir aider dans une œuvre aussi belle un Père si vénérable.

La Somme contre les gentils fut composée.

Ce livre a toujours passé pour un des plus remarquables du saint docteur.

Partant de ces premiers principes que la raison s'impose à elle-même par le simple fait de

son existence, il montre, par une suite nette et rigoureuse de conséquences, comment ces mêmes principes mènent nécessairement à la foi chrétienne tout homme qui veut sincèrement suivre leur lumière. Plus d'une infidélité tomba devant la force de ses preuves. L'obstination juive y fut elle-même vaincue. Une conversion illustre entre toutes les autres fut celle d'un fameux rabbin, dont l'un des fils devint dans la suite archevêque de Tolède (1).

Mais une autre œuvre contribua plus que le livre de Thomas d'Aquin aux nombreuses conversions qui s'opérèrent alors. Raymond y eut une part plus directe et plus insigne.

Pour convertir un peuple, pour implanter la foi dans une nation, ce qui importe avant tout c'est que l'apôtre y pénètre, c'est qu'il ait pied sur son sol, qu'il pose la lumière sous ses yeux, qu'il l'éblouisse de sa clarté, qu'il lui rende impossible de ne la pas voir. La faire briller à ses côtés, l'appeler de loin vers l'éclat qu'elle projette, ne suffit pas pour la faire aimer. Il faut plus que cela : il faut s'approcher de ce peuple, le toucher, se serrer contre lui, lui faire sentir avec sa présence celle de la vérité qu'on apporte. Or, on n'est jamais près d'un peuple, quand on ne parle pas la

(1) La vie de saint Thomas donne d'amples détails sur les heureux fruits de son livre. Ils y sont mieux placés qu'ils ne le seraient ici. Sans être étrangers à la gloire de Raymond, ils appartiennent davantage à celle du Docteur angélique.

langue qu'il parle. Eut-on même la ressource de trouver, avec un idiome étranger, le chemin de quelque intelligence, on demeurera toujours loin des cœurs. Il faut, pour les atteindre, faire retentir aux oreilles de ceux qui écoutent la langue de leur berceau. Raymond le comprit, et c'est pourquoi il mit en œuvre tout ce qu'il avait de crédit auprès de son roi et tout ce que la renommée de ses vertus lui en avait acquis auprès du souverain de Castille, pour procurer à ses frères et à d'autres les moyens de s'instruire dans les langues des infidèles. Deux écoles furent fondées, dans ce but, par les soins réunis des deux princes, l'une à Murcie et l'autre à Tunis. Raymond fit choix, dans les couvents de son ordre, des sujets les plus propres à ces études et aux travaux apostoliques ou scientifiques qui les devaient suivre. Peu d'années après, il pouvait écrire au pape que 40,000 infidèles avaient renoncé à leur erreur.

Quarante ans après sa mort, le concile de Vienne louait son œuvre et en proclamait solennellement les heureux fruits. Afin de lui donner l'étendue qu'appelaient de si beaux succès, il décrétait qu'un cours de langues étrangères serait fondé au collège romain, et dans les trois universités de Paris, d'Oxford et de Salamanque. Cette pensée continua de se développer dans les siècles suivants, et bientôt tous les pays chrétiens purent en recueillir les bienfaits. Sans

doute ce n'a pas été une petite gloire pour Raymond de l'avoir eue le premier. Il semble toutefois qu'à mesure qu'elle a grandi, le nom de celui qui la trouva s'est effacé de plus en plus à côté d'elle. On dirait parfois que la gloire veut se venger sur les saints des dédains dont ils l'accueillent, ou bien qu'elle n'ose s'attacher à eux, ne jugeant pas son tribut chétif digne de leur vertu.

Trois cents ans après, un autre homme qui portait en toutes choses les grandes vues d'un vaste génie, et, comme Raymond, fit beaucoup pour la foi de l'Espagne, rencontra la même pensée ou plutôt en recueillit, pour la faire revivre, la tradition un peu négligée. C'était Ximénès. Il employa sa haute influence à encourager et à faire fleurir l'étude des langues arabe et hébraïque. Ce fut par ses soins que fut composée la première Bible polyglotte dont la science moderne ait à se faire honneur. Là, comme ailleurs, ce grand homme eut les plus beaux succès, et ses heureux travaux préparèrent, aux grands souverains qui le suivirent, cette catholique et puissante Espagne dont ils tinrent si bien le sceptre et portèrent si haut la gloire.

Cependant, malgré son zèle et ses efforts pour la conversion des sujets infidèles de l'Aragon, Raymond eut la douleur d'avoir à conseiller à son prince de nécessaires bannissements.

Parmi ceux qui avaient paru renoncer à leurs erreurs et accepter la foi avec le plus d'empressement, il y avait des âmes hypocrites dont l'ambition ou l'avarice faisait toute la conversion. A ceux-là, le joug du christianisme ne tardait pas à sembler lourd ; ils regrettaient la commodité morale de leur ancien culte. Bientôt l'apostasie suivait ce regret, et le mystère, dont la crainte l'obligeait de se couvrir, la rendait plus dangereuse. L'apostat livrait des attaques sourdes à la foi débile encore des nouveaux convertis.

Le seul remède à ce mal était la prison, la mort ou l'exil. Ce dernier était sans contredit le plus doux, car il devait rendre aux bannis, avec les rites qu'ils aimaient, la société de ceux qui partageaient leurs croyances et ne contraindraient pas leurs vices. C'était, dans ce sens, plus un bienfait qu'une peine. Cependant on murmura beaucoup quand le roi d'Aragon infligea et prononça ces exils. On regrettait les trésors immenses emportés, disait-on, sur le sol étranger. Il y a toujours eu des hommes dont le premier culte a été celui de la richesse. Pour ceux-là, il n'est pas d'idée ou de croyance que l'éclat de l'or ne fasse pâlir. Ils mettraient tout à l'enchère, même leur âme. De telles voix devraient-elles jamais être entendues ? Elles ne le furent pas alors. L'esprit chrétien avait toute sa force, et le temps n'était pas encore venu où on devait le voir plier sous la matière. Ces voix,

qu'on n'écoula pas alors, ont été applaudies depuis. Grâce à Dieu, les échos de ces applaudissements commencent à s'éteindre. Espérons que le temps n'est pas loin où le silence et l'oubli en feront seuls justice.

Un autre conseil non moins sage et non moins humain que Raymond donna à son prince fut celui d'établir l'Inquisition dans ses États.

A ce mot d'Inquisition, il semble qu'un nuage épais se place tout d'un coup entre la douce gloire de notre saint et bien des regards qui se levaient vers elle avec amour. On dirait que toutes ces vertus s'évanouissent en un instant dévorées par ce fantôme. Cependant, gloire et vertus, tout existe là plus que nulle part ailleurs.

Une mémoire quelconque, même celle d'un saint, ne perdra jamais à se mêler à ces souvenirs. Oui, si l'on a nié la part prise par saint Dominique à l'établissement et aux premières procédures de l'inquisition parce que l'imputation contraire était un mensonge, on n'est pas moins disposé à proclamer hautement la part réelle qu'y prit saint Raymond. C'est avouer en effet un des plus beaux services que lui dut son pays, peut-être le plus signalé de tous.

Il est heureux, pour une cause, de pouvoir se présenter avec de pareils noms au jugement de la postérité !

Devrait-on, en effet, avoir besoin d'autre chose pour faire justice de tous les préjugés que les passions des hommes ont pu amasser autour d'elle ?

Quel est, par exemple, celui des motifs prêtés par les impostures de l'histoire aux imaginaires cruautés des inquisiteurs qui ne tombe aussitôt devant le nom vénéré dont nous achevons d'esquisser la gloire ?

S'en prendra-t-on au caractère dur, à l'insensibilité froide de celui qui le porta, à un goût farouche pour les tortures et pour les bûchers ?

Mais quelle âme fut jamais plus tendre, plus compatissante, plus armée par la miséricorde contre toutes les souffrances et les infortunes humaines que celle de saint Raymond ? N'est-ce pas ce même saint, que tous les affligés et les pécheurs entouraient de leurs larmes, qui imposait à Grégoire IX d'entendre les causes des misérables, et qui avait reçu de ce pontife le surnom si glorieux à sa charité de Père des pauvres ?

Dira-t-on que c'était un fanatique qui avait cru trouver dans sa religion des commandements de haine et de meurtre contre tout ce qui n'était pas chrétien ? Mais ce même homme était l'ami des princes infidèles. Les rois de Tunis et de Murcie lui écrivaient et se faisaient un honneur de recevoir ses messages. Mais il ne pouvait paraître dans les provinces où le transportait le

zèle de son apostolat sans avoir presque à se défendre contre les témoignages accablants de respect, d'amitié, de confiance dont l'assiégeait sans cesse la foule païenne dont il convoitait les âmes. Le fanatisme lui eût-il conquis de tels hommages et de telles tendresses ?

Parlera-t-on de son ambition ? Ce mot est vieux dans la question qui nous occupe. On lui a fait comme une nécessité d'y figurer, tant il est passé en usage de s'en servir. Jamais il ne manque de s'y montrer, avec un relief plus ou moins saillant, chaque fois qu'une plume ou une parole ramène ce sujet devant un public.

Or, ce mot vient-il bien à côté du nom de notre saint ? Chaque page de son histoire est une réponse.

Quel ambitieux que cet homme auquel il faut les ordres d'un pape pour accepter les plus hautes dignités de l'Église, qui tombe malade quand on parle de l'élever encore, qui déploie autant d'habileté pour fuir les honneurs qu'on lui prépare et pour se soustraire à ceux qui l'ont surpris que d'autres en apportent à les briguer et à les attacher à leur avenir ; qui recourt à la ruse, aux artifices et presque à l'intrigue pour se démettre de la première dignité d'un Ordre dont les maisons couvraient déjà l'Europe !

Mais peut-être tint-il trop à l'amitié de son prince ; peut-être fut-il trop séduit par tant de

qualités brillantes nées et développées sous son influence et sa conduite ; peut-être les conseils qu'il donna furent-ils des sacrifices faits à cette amitié ; ils devaient naturellement plaire à un prince dont ils avaient pour effet d'assurer les conquêtes et d'affermir le pouvoir.

A cette dernière accusation, le dernier trait de sa vie répondra.

Vers la fin de son règne, Jacques eut à passer dans l'île de Majorque. C'était sa plus vieille conquête ; mais l'infidélité la peuplait encore ; surtout, elle était le rendez-vous et comme le repaire de tous les juifs que la persécution ou divers accidents de fortune chassaient du continent. Jacques proposa à Raymond de l'accompagner dans son voyage. Le zélé vieillard n'eut garde de refuser ; il s'agissait d'aller détruire des erreurs et sauver des âmes. Mais il ne fut pas plutôt arrivé dans l'île qu'un douloureux scandale vint renverser tous ses projets d'apostolat. Une fois encore, Jacques avait cédé à une vieille et malheureuse passion : il vivait, avec une personne de sa cour, dans un honteux commerce. Le tumulte de la traversée avait dérobé d'abord, aux yeux de Raymond, les faiblesses du roi ; il ne les eut pas plutôt connues qu'il l'alla trouver et lui demanda, au nom du salut de son âme et de son peuple, la cessation du désordre. L'incontinence était le seul vice de Jacques : il n'en fut pas toujours

l'esclave, mais plus d'une fois elle vint entacher sa vie. Avec plus de chasteté il eût été le saint Ferdinand de l'Aragon. Il déchet de cette gloire. Vainqueur de tant d'ennemis, il n'eut pas le courage de se vaincre.

Quand Raymond vit que ses remontrances n'obtenaient rien, il résolut de le quitter et de retourner à Barcelone. Une plus longue présence à la cour lui paraissait une complicité. Jacques sut son dessein : la pensée de ce départ le consterna. L'abandon d'un tel ami dans de telles conjonctures lui semblait la pire des malédictions. Il résolut de l'empêcher ; défense fut faite à tout vaisseau de laisser monter Raymond à son bord. Quand celui-ci se présenta, pour s'embarquer, au port principal de l'île, il se vit accueilli partout avec des refus. Il devina les ordres royaux. Sans perdre de temps il se dirige vers un autre endroit de l'île et gagne à la hâte un port moins fréquenté, espérant qu'on aurait oublié de lui fermer cette issue. Là, même refus qu'au premier.

« Les hommes n'ont point de vaisseau à nous donner, dit-il au frère qui l'avait suivi ; Dieu saura nous en faire un. » Aussitôt il étend sa chappe et la jette sur l'eau ; il s'arme ensuite du signe de la croix et se pose d'un pied hardi. Puis plaçant son bâton sur le milieu du manteau, il en relève la moitié et l'y attache en guise de voile : il se tourne vers son compagnon stupé-

fait et l'appelle à ses côtés. Celui-ci tremble et n'ose quitter la rive. Aussitôt un vent se lève et enfle la voile merveilleuse; le providentiel esquif glisse sur l'onde et disparaît bientôt aux regards du frère immobile. Six heures après, Raymond abordait au port de Barcelone après soixante lieues de traversée.

Du plus loin qu'on l'aperçut sur les flots, des cris s'élevèrent et appelèrent à ce spectacle tous ceux qui n'étaient pas trop éloignés du rivage. La foule était immense quand Raymond descendit; il retira sa chappe de la surface de l'eau aussi sèche qu'il l'y avait mise. S'en couvrant le plus vite qu'il put, et se hâtant d'échapper à d'importunes acclamations, il prit, sans s'arrêter, le chemin du couvent. Les portes en étaient fermées, il n'eut pas la peine de les faire ouvrir. Tout d'un coup, le peuple qui l'avait suivi ne le vit plus et il se trouva transporté, sans bruit ni trace de passage, au milieu de l'assemblée de ses frères.

Ce miracle fut connu du roi Jacques; il en fut vivement frappé, rentra en lui-même, et cessa ses désordres. A dater de cet instant et jusqu'à la fin de sa vie, ses mœurs furent chastes et sa conduite exemplaire. L'amitié de Raymond lui revint avec sa vertu; il la goûta plus que jamais et en multiplia tant qu'il put les douces relations. Comme lui, il était déjà vieillard : c'est l'âge où l'amitié a toute sa

force; elle est alors dans l'homme, avec la sainteté, la seule chose qui ne déchoit pas : on dirait au contraire qu'elle s'accroît des ruines de tout le reste et qu'elle n'arrive qu'alors à sa dernière perfection. Preuve manifeste qu'elle ne meurt pas ici-bas et qu'elle est faite pour franchir la tombe.

Quelque temps avant le voyage de Majorque, Raymond avait rendu à Jacques un service que le cœur du prince n'avait pas méconnu et qui avait resserré, bien fort, les nœuds de leur vieille amitié. Il avait consenti, malgré son grand âge, à passer en Italie pour négocier le mariage de Constance, fille de Manfredi, avec l'Infant d'Aragon. Il essaya même de réconcilier le père de la future infante avec Urbain IV; il n'y réussit pas, mais l'affaire du mariage n'en fut pas moins conclue. Raymond ne prévint pas tous les désastres qui en naîtraient. Il jetait alors, sans le savoir, les fondements d'une rivalité qui devait faire couler, à flots, le sang de la France et de l'Espagne.

Enfin, cette longue et sainte vie dut trouver son terme. Raymond l'aperçut avant de l'atteindre; il profita des avertissements du ciel pour se préparer, par la retraite et la prière, à cette dernière heure. A la première nouvelle de sa maladie, Barcelone fut consternée. De toutes parts on accourait au couvent des Frères. Le roi et la reine de Castille se trouvaient alors

dans cette ville; ils venaient d'y arriver, se rendant au concile de Lyon, et les bonnes relations qui régnaient entre les deux cours les avaient déterminés à s'y arrêter quelques jours. Les illustres hôtes vinrent, plus d'une fois, entourer de leur vénération et de leur intérêt le lit de l'humble religieux.

Plus qu'eux encore le roi d'Aragon prodiguait ses visites au saint malade. Il se voyait près de perdre l'ami, le bienfaiteur, le guide de sa vie, celui dont le commerce faisait tout le charme de ses derniers jours. Il ordonna des prières publiques pour sa guérison; mais quel droit avait-il que celui de la tendresse d'attendre la prolongation d'une vie longue déjà de cent années? Raymond savait bien qu'on ne serait pas exaucé. Sûr des promesses du ciel, il saluait avec joie le terme de son long pèlerinage et les lueurs prochaines de la patrie. Ce fut le 6 janvier 1275, jour de l'Épiphanie, qu'il y entra et qu'il alla jouir des illuminations éternelles de Jérusalem.

Les princes qui l'avaient visité dans sa maladie assistèrent à ses funérailles. Elles eurent toute la pompe dont purent les entourer la vénération de deux souverains et l'amour du peuple barcelonais. Mais le ciel se chargea de leur donner le plus grand éclat. Des miracles sans nombre s'opérèrent autour du cercueil du saint et, bientôt, près de son tombeau. Il est

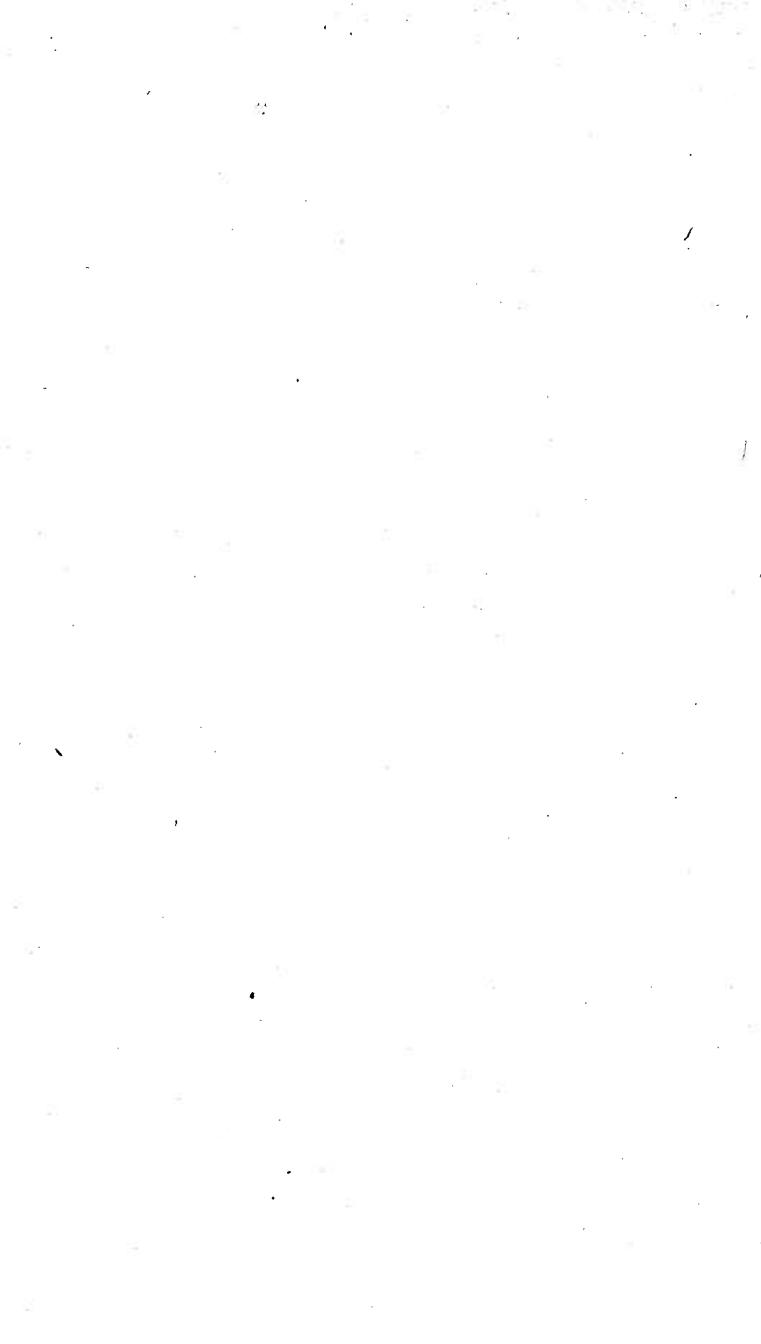
peu d'amis de Dieu dont la vie, la mort et la tombe aient été signalés par autant de prodiges. Outre des guérisons sans nombre, on lui attribue trente résurrections. Faut-il s'en étonner et n'en devait-il pas être ainsi? L'humilité, nous l'avons vu, fut la grande vertu de Raymond, il la pratiqua jusqu'à l'héroïsme. Les actes qu'elle engendra chez lui sont les plus sublimes qu'elle inspire. Dès lors, Dieu ne lui devait-il pas ce qu'il y a de plus insigne dans la gloire que sa puissance départ à la sainteté! Comment justifierait-il autrement, aux yeux des hommes, la parole de son Évangile : *Qui se humiliat exaltabitur* : Celui qui s'abaisse sera élevé!

Ce fut Clément VIII qui mit Raymond au nombre des saints. Sa fête est fixée au 23 janvier.

FIN

TABLE

AVIS DES ÉDITEURS.....	v
CHAPITRE I ^{er} . — De la naissance de saint Raymond jusqu'à son retour à Barcelone.....	9
CHAPITRE II. — Depuis le retour de saint Raymond à Barcelone jusqu'à son élévation au généralat.....	27
CHAPITRE III. — Depuis l'élévation de saint Raymond au généralat jusqu'à sa mort.....	55



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

GAUME et C^{ie}, Éditeurs

3, rue de l'Abbaye, 3

PARIS

-
- Accompagnement pour orgue des** principaux offices de l'Église selon le rite romain, comprenant les offices de tous les Dimanches et des principales fêtes de l'année, le chant du *Te Deum*, les *saluts du Saint-Sacrement* et la *Messe des morts*, par L. NIEDERMEYER, fondateur de l'École de musique religieuse de Paris. 2 vol. in-4^o, 3^e édition. 28 »
- Ame (l') pieuse avec Dieu**, par l'abbé C.-J. BUSSON, chanoine de Besançon, ancien secrétaire général au ministère des affaires ecclésiastiques. 2^e édition revue et augmentée, 1 vol. in-18.. 2 »
- Angelus (l') au xix^e siècle**, par Mgr GAUME. 1 volume in-18, 2^e édition..... 2 »
- A quoi sert le Pape?** par Mgr GAUME. 1 volume in-18. Prix net..... » 10
- Benedicité (le) au xix^e siècle**, la religion dans la famille, par Mgr GAUME. 1 vol. in-18. 2 »
- Bethléem, ou l'École de l'Enfant Jésus**; petites visites à la Crèche pour le temps de Noël, d'après S. Alphonse de Liguori, par M. GAUME. 1 volume in-18, 3^e édition..... 1 »
- Bible de l'Enfance (la) ou l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament**, racontée aux enfants de huit à douze ans, par l'abbé MARTIN DE NOIRLIEU, curé de Saint-Louis d'Antin. 36^e édition autorisée par le conseil de l'Université. 1 vol. in-12 cart. 1 »
- Biographies évangéliques**, par Mgr GAUME. 17 vol, in-18. 10 »
- 2 vol. in-8..... 12 »
- Bonheur (le) de la Mort chrétienne** 1 vol. in-18..... 1 »

- Catéchisme (le) de persévérance,** ou Exposé historique, dogmatique, moral, liturgique, apologétique, philosophique et social de la Religion, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, par Mgr GAUME; 12^e édition, revue et augmentée de notes sur la géologie, et d'une table générale des matières. 8 vol. in-8... 35 »
- Catéchisme de persévérance (abrégé du),** par Mgr GAUME, adopté pour les examens de l'hôtel de ville, 48^e édition. 1 vol. in-18 cartonné..... 1 80
- Catéchisme des Mères, ou Petit abrégé du Catéchisme de persévérance à l'usage des enfants de six à dix ans,** par Mgr GAUME. 1 vol. in-18 cart..... 1 »
- Catéchisme des Mères (petit), à l'usage des enfants de six à huit ans,** par Mgr GAUME. 1 volume in-18..... » 50
- Catéchisme (petit) du Syllabus,** par Mgr GAUME. 1 vol. in-32, 6^e édition..... » 20
- Catholicisme (du) dans l'éducation,** par Mgr. GAUME. 1 volume in-8..... 5 »
- Catholicisme (le) présenté dans l'ensemble de ses preuves,** par F.-B. DE PUCHESSE, approuvé par NN. SS. les évêques d'Orléans, d'Arras, de la Rochelle, etc., et par Mgr l'archevêque de Paris. 2 vol. in-12..... 6 »
- Chasteté (la), la Pauvreté et l'O béissance monastiques devant le Rationalisme,** par le R. P. CONSTANT, des Frères Prêcheurs. 1 vol. in-8..... 1 50
- Cimetière (le) au xix^e siècle, ou le dernier mot des solidaires,** par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 1 vol. in-18..... 2 »
- Clef (la) du trésor de l'Église, ou Manuel des indulgences à l'usage des fidèles,** par l'abbé RAVIER, ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 1 volume in-12..... 3 »
- Conférences prononcées dans l'église du Gesù, à Rome,** par le R. P. PASSAGLIA, de la Compagnie de Jésus; trad. de l'italien. 1 vol. in-12..... 2 »
- Confessions de saint Augustin (les),** traduites en français par L. MOREAU, 9^e édition, sans le texte latin. 1 vol. in-12..... 4 »
- Credo, ou Refuge du chrétien dans les temps actuels,** par Mgr GAUME. 1 vol. in-18..... » 80
- Culte de la Sainte Vierge dans toute la catholicité (le),** principalement en France et dans le diocèse de Paris, depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à nos jours; Études religieuses, historiques et artistiques, par A. EGRON. 1 vol. in-8 de 700 pages..... 6 »

Délices des âmes pieuses, ou Recueil de prières sur différents sujets, et particulièrement sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. 27^e édition, 2 volumes in-18..... 4 50

Dictionnaire de la Bible, ou Explication de tous les noms propres historiques et géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, par E. SPOL, de la Bibliothèque nationale. 1 volume in-12..... 4 »

Divine (la) Espérance aux âmes tentées et affligées, par l'abbé A. MEULEY. 1 vol. in-18.. 3 »

Eau (l') bénite au XIX^e siècle, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 4^e édition, 1 vol. gr. in-18. 2 »

Éducation des jeunes filles sous l'influence de la Foi, par M^e RÉMOND DE GOY. 1 vol. in-12. 2 »

Émigration (l') rurale, par Mgr TURINAZ. 1 vol. in-12..... 1 »

Épîtres et Évangiles des dimanches et des fêtes, à l'usage des écoles, des catéchismes et des pensionnats, traduction nouvelle, avec introduction, sommaires et notes, par M. l'abbé GAUME, chanoine de Paris, approuvée par NN. SS. les archevêques de Paris, de Bordeaux, de Bourges, de Lyon et de Sens. 26^e édition, 1 vol. in-18, cart..... » 60

Étapes (les) de l'Antichristia-

nisme, avertissements aux catholiques, par Mgr GAUME. 3 vol. in-8..... 12 »

Étude sur saint Vincent de Paul, par Louis VEUILLLOT. Brochure in-18..... » 80

Évangélisation apostolique (l') du Globe, preuve péremptoire et trop peu connue de la divinité du christianisme, par Mgr GAUME. 1 vol. in-12..... 1 50

Génuflexion (la) au XIX^e siècle, ou Étude sur la première loi de la création, par Mgr GAUME. 1 vol. in-18..... 1 60

Gloires nouvelles du Catholicisme ou Éloges funèbres, Vie et Exemples de quelques grands catholiques décédés dans la première moitié de ce siècle, par le R. P. VENTURA; ouvrage traduit de l'italien sous la direction de l'auteur. 1 vol. in-8..... 6 »

Grand (le) jour approche! Lettre sur la première communion, par Mgr GAUME. 32^e édition, 1 vol. in-18..... » 9

Guide (le) du cœur dans les pratiques de la piété chrétienne; traduit de l'italien par l'abbé Eudes. In-18..... » 8

Heures des Enfants. 1 volume in-18..... » 4

Histoire de la Société domestique chez tous les peuples anciens et modernes, ou Influence du Christianisme sur la famille, par

Mgr J. GAUME. 3^e édition, 2 vol.
in-8 (*En préparation*).... 12 »

Histoire de l'Église en douze tableaux, par l'abbé L. FAUVIN, lecteur à l'Université de Prague.
1 vol. in-4, relié toile.... 6 »

Histoire de l'Église catholique depuis Jésus-Christ jusqu'aux temps actuels, à l'usage des écoles et des familles, par L. JAVUNAY, professeur au petit séminaire de Paris. Édition publiée avec l'autorisation de Mgr MABILE, évêque de Versailles, et approuvée par NN. SS. les évêques de Vannes, de Châlons, de Nancy et de Toul. 1 vol. in-12, br.. 2 50
— Cart..... 2 75

Histoire de sainte Adélaïde, impératrice, tableaux du x^e siècle, par J. DEX, professeur d'histoire ecclésiastique. 1 vol. in-12. ' 3 »

Histoire de sainte Cécile, vierge et martyre, patronne des musiciens, par le chanoine THIESSON. 1 vol. in-12..... 3 »

Histoire des catacombes de Rome accompagnée d'un plan, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. Nouvelle édition. 1 vol. in-12..... 4 »

Histoire des Missions catholiques depuis le xiii^e siècle jusqu'à nos jours, par M. le baron HENRION. Ouvrage illustré de 320 belles gravures sur acier. 4 vol. grand in-8 à 2 colonnes..... 40 »

Histoire du Bon Larron, par Mgr GAUME. 1 vol. in-12..... 3 »

Histoire sainte pour les catéchismes, par l'abbé HUGUENOT. 1 vol. in-18, cart..... » 50

Horloge de la Passion, ou Réflexions et Affections sur les souffrances de Jésus-Christ, par S. LIGUORI, traduit de l'italien par Mgr GAUME. 23^e édition, 1 vol. in-18..... 1 30

Imitation (l') de Jésus-Christ, traduite en français par le P. LALLEMANT, de la Compagnie de Jésus; nouvelle édition *annotée* à l'usage des Enfants de Marie, par le R. P. DOMINGET, mariste, précédée de l'ordinaire de la Messe et des Vêpres de la sainte Vierge et accompagnée de *Tables méthodiques*, de Lectures de l'Imitation distribuées selon les besoins des fidèles. 1 vol. in-32..... 1 30

Imitation (le quatrième livre de l') de J.-C. ou Pieuse Exhortation à la sainte communion. Traduction du R. P. LALLEMANT, S. J. Broch. in-12..... » 20

Imitation (l') de Jésus-Christ, traduite en français par le P. LALLEMANT, de la Compagnie de Jésus; *édition diamant*, revue et corrigée, précédée des prières pendant la Messe, des Vêpres et Complies du Dimanche, et de l'ordinaire de la Messe. 1 volume in-32..... 1 »

- Imitation (l') de Jésus-Christ**, traduite en français par le P. LALLEMANT, de la Compagnie de Jésus, édition miniature. 1 volume in-64..... 4 »
- Imitation de Jésus-Christ**, traduction du P. LALLEMANT, avec des méditations composées par l'abbé CHESNARD; ouvrage approuvé par Mgr l'évêque d'Orléans et par Son Ém. Mgr le cardinal-archevêque de Lyon. 1 vol. in-32..... 3 »
- Imitation de la Sainte Vierge (l')**. 1 vol. in-18..... » 80
- Instructions familières sur l'oraison mentale** en forme de dialogues, où l'on explique les divers degrés par lesquels on peut avancer dans ce saint exercice, par M. COURBON, docteur en théologie. 4^e édit., 1 vol. in-12. 3 »
- Jeanne d'Arc sur les autels ou la Régénération de la France**, par R. P. J.-B.-J. AYROLES, S. J. 2^e édition, 1 vol. in-12... 3 »
- Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse**, par l'abbé LAGRANGE, vicaire général d'Orléans. 1 vol. in-12 orné de vignettes et de gravures sur acier..... 3 »
- Journée (la) du petit enfant chrétien**, par la V^{tesse} de PITRAY (née de Ségur). 1 vol. in-18.. 1 30
- Judith et Esther**, Mois de Marie du XIX^e siècle, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 1 volume in-18..... 1 30
- Labre (Saint Benoît-Joseph)**, notre modèle et notre espérance, invocations en son honneur, par un prêtre mariste. Br. in-18. » 20
- Lectures du matin**, ou Avis et règles de conduite à l'usage des jeunes enfants pour chaque jour, pour la semaine et pour l'année, par Mgr POSTEL. 1 volume in-12..... 1 50
- Lettres de Saint Vincent de Paul**, édition publiée par un prêtre de la Congrégation de la Mission. 2 vol. gr. in-8..... 16 »
- Livre de prières et de méditations**, tirées de saint Alphonse-Marie DE LIGUORI, fondateur de la Congrégation des Rédemptoristes. 7^e édition augmentée de neuvaines en l'honneur de la mère de Dieu et de sainte Thérèse, des Vêpres et Complies du Dimanche, Hymnes et Proses, etc. 1 vol. in-18..... 2 25
- Livre des Résolutions de S. LÉONARD DE PORT-MAURICE**, suivies d'une neuvaine en l'honneur de ce bienheureux, d'une méthode pour assister à la Messe et pour suivre le Chemin de la Croix, composées par le même saint. 1 vol. in-32..... 1 »
- Lourdes**, par l'abbé DARAS. 1 vol. in-18..... 1 »

- Manuale Christianorum**, contenant les Psaumes, le Nouveau Testament, l'Imitation en latin, précédés de l'ordinaire de la Messe, des Vêpres et des Complies. 1 vol. in-48..... 4 »
- Manuel de l'Adoration perpétuelle des Quarante Heures**, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. In-18..... 1 50
- Manuel de la pieuse Pensionnaire**, ou Recueil de réflexions, prières et pratiques de piété à l'usage de la jeunesse chrétienne. 3^e édition, 1 vol. in-32... 1 20
- Manuel des Dames de la Charité**, par un prêtre de la Congrégation de la Mission. 1 vol. in-12. 2 50
- Manuel des Retraites**, suivant l'esprit de saint Vincent de Paul, par un prêtre de la Congrégation de la Mission. 1 vol. in-12. 3 »
- Manuel du Chapelet et du Rosaire de la sainte Vierge**, par l'abbé de SAMBUCY, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. in-18..... 1 »
- Manuel du Chrétien**, contenant les Psaumes, le Nouveau Testament, l'Imitation, précédé de l'Ordinaire de la Messe, des Vêpres et des Complies, suivant le rite romain, annoté par M. l'abbé GAUME, chanoine de Paris, et approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. Édition en petits caractères, 1 vol. in-32..... 3 30
- Manuel du Chrétien**. Édition annotée par M. le chanoine GAUME, et publiée pour la première fois en gros caractères.
- Broché en 1 vol. in-18 de 1,600 pages..... 8 »
- Relié en basane racine.... 10 »
- toile..... 10 »
- 1/2 rel. plats en papier..... 10 »
- basane anglaise... 11 »
- chagrin 1^{er} choix.. 14 »
- maroq. du Levant. 35 »
- Manuel du pieux Écolier**. 12^e édition, 1 vol. in-32 1 20
- Manuel du Pénitent**, par l'abbé de SAMBUCY, approuvé par Mgr DE QUÉLEN. 1 vol. in-18..... 1 »
- Manuel (petit) de l'Archiconfrérie de N.-D. du Perpétuel Secours et de saint Alphonse de Liguori**, canoniquement érigée à Rome dans l'église du saint Docteur. Br. in-18..... » 15
- Marie étoile de mer**, par Mgr GAUME. 1 vol. in-18..... 1 »
- Médaille (la) miraculeuse**, par M. ALADEL, prêtre de la Mission; origine, histoire, diffusion, résultats. 1 vol. in-18 jésus, illustré de 30 gravures. Broché. 3 50
- Méditation (une) pour chaque jour de l'année**, d'après SAINT ALPHONSE DE LIGUORI, docteur de l'Église, par le R. P. Eugène PLAYS, Rédemptoriste. 1 volume in-18..... 3 »

- Mémoires sur la Vie et l'Institut de saint Alphonse-Marie de Liguori**, évêque de Sainte-Agathe des Goths et fondateur de la Congrégation du très saint Rédempteur, par le R. P. Antoine-Marie TAMNOJA, de la même Congrégation, où il vécut quarante-quatre ans dans l'intimité de saint Alphonse; avec diverses notes intéressantes, des détails sur les progrès de la Congrégation jusqu'à nos jours et un supplément contenant la vie de plusieurs Pères et Frères morts en odeur de sainteté. 3 volumes in-18..... 18 »
- Méthode élémentaire d'orgue, d'harmonie et de plain-chant**, par J.-C. BISCHOFF. 1 vol. grand in-8..... 10 »
- Mois de Marie (Nouveau)**, à l'usage des personnes du monde, ou Suite de considérations sur les différents mystères de la très sainte Vierge présentée comme modèle des principaux devoirs de la Vie chrétienne, par l'abbé DIDON. 5^e édition, 1 volume in-18..... » 60
- Mort au Cléricalisme, ou Résurrection du Sacrifice humain**, par Mgr GAUME. 1 vol. in-18. 1 60
- Motets et faux bourdons à deux voix égales et trois et quatre voix mixtes**, par J.-B. BISCHOFF. 1 vol. in-4..... 5 50
- Noëls anciens en l'honneur de N.S. Jésus-Christ et de la sainte Vierge**, avec les airs notés, par M. l'abbé L. JANEL. 1 vol. in-12.... 4 »
- Nouveau (le) Testament de N. S. Jésus-Christ**, traduction nouvelle, avec introduction, sommaires et notes, par M. l'abbé A. GAUME, chanoine de Paris. Édition approuvée à Rome et recommandée par Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. in-12. *Gros caract.* 6 »
— in-32. *Petits* — 2 50
- Novum Jesu Christi Testamentum**, Vulgatæ editionis juxta exemplar Vaticanum et *De Imitatione Christi* libri quatuor, quibus adjungitur *Officium parvum* beatæ Mariæ Virginis. 1 volume in-32..... 3 »
- Sans le De Imitatione et l'Officium parvum**. 1 vol. in-32... 2 »
- Historia vitæ J. - C.** 1 feuille in-32..... » 50
- Officium parvum beatæ Mariæ Virginis**, ex Breviario Romano excerptum. 1 vol. in-32.... » 40
- Œuvre de la très Sainte Trinité pour le soulagement des âmes du Purgatoire** (Marie Pellerin fondatrice), grand in-32 de 64 pages orné d'un portrait de Marie Pellerin..... » 20
- Oraison (l') mentale**, sa méthode et sa pratique d'après S. FRANÇOIS DE SALES et S. VINCENT DE PAUL. In-32..... » 40

- Oratorio de saint Vincent de Paul** ou Recueil de chœurs de musique embrassant la vie et les œuvres de ce saint (21 chœurs, récits et solos), paroles composées par deux prêtres de la Mission, musique de M. le Vte DE BEAUFRANCHET. 1 vol. in-4..... 10 »
- Ordre (l') surnaturel et l'Église** Société de l'ordre surnaturel, par le Père P. JEANJACQUOT. 1 vol. in-12..... 3 »
- Paix (la) de l'âme** fruit de la dévotion à l'Eucharistie et de l'abandon à la divine Providence, par le R. P. CHAIGNON, S. J. 1 vol. in-12..... 3 »
- Peur (la) du Pape**, par Mgr GAUME. Br. in-8..... » 80
- Prières de la foi**, appropriées aux besoins, aux états divers de la vie et aux principaux mystères que l'Église célèbre dans l'année, par l'abbé BUSSON. 1 v. in-18. 2 »
- Prières du Chrétien**, Prières durant la Messe, Ordo Missæ, Vêpres et Complies ; Proses en l'honneur de la sainte Vierge ; Prières pendant le Salut ; Prières du matin, du soir, pour la Confession, pour la Communion ; *Miserere mei*, *Dies iræ*, Litanies du S. C., amende honorable, cantique national. Édition en petits caractères, 1 vol. in-32. Rel. imit. cuir de Russie..... 1 50
— relié toile, tr. rouges.. » 80
- LE MÊME.** Édition en gros caractères, in-12 br..... 1 »
- Principales (les) raisons d'être** des ordres religieux dans l'Église et dans la Société, par Mgr BOURNET, évêque de Rodez. Brochure in-8..... 1 »
- Profanation (la) du Dimanche**, considérée au point de vue de la Religion, de la Société, de la Famille, de la Liberté, du Bien-Être, de la Dignité humaine et de la Santé, par Mgr GAUME. 3^e édit., 1 vol. in-18..... 1 30
- Psaumes (les)**, traduits et annotés par l'abbé A. GAUME, chanoine de Paris. 1 vol. in-32..... 1 50
- LE MÊME.** Édition en gros caractères. 1 vol. in-12..... 1 50
- Réflexions sur les Épîtres et les Évangiles**, par l'auteur des *Délices des âmes pieuses*. 3^e édition, 1 vol. in-18..... 2 »
- Règlement de vie pour un enfant** qui a fait sa première communion et qui désire faire son salut. 4^e édition, 1 vol. in-32... » 10
- Règles de la vie chrétienne**, d'après les Livres saints et les auteurs catholiques les plus approuvés, par l'abbé PRÉMORD, vicaire général de Strasbourg ; ouvrage traduit de l'anglais sur la 2^e édition, par l'abbé BUSSON. 2 vol. in-12..... 3 »
- Religion (la) dans le temps et dans l'éternité**, ou Introduction à l'é-

- tude raisonnée du Christianisme d'après le Catéchisme de Persévérance, par Mgr GAUME, docteur en théologie, protonotaire apostolique. 2^e édition, 1 volume in-18..... 1 30
- Religion (la) méditée dans tout son ensemble**, par l'abbé ROHRBACHER, auteur de *l'Histoire universelle de l'Église catholique*. 3^e édition. Ouvrage approuvé par S. E. Mgr le cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux. 2 vol. in-18..... 4 »
- Saints (les) et les Bienheureux du XVIII^e siècle**, par l'abbé DARAS. 2 vol. in-12..... 6 »
- Scrupule (le)**, par Mgr GAUME. 1 vol. in-18..... 1 30
- Seigneur (le) est mon partage**, par Mgr GAUME. 11^e édit., 1 vol. in-18..... » 90
- Serviteur (le) de Marie**, ou Manuel pratique des dévotions les plus usitées en l'honneur de la mère de Dieu, par T. VASSEL, avec approbation de Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. in-18... 2-50
- Signe (le) de la Croix au XIX^e siècle**, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique. 5^e éd., 1 v. in-18. 2 »
- Signe (un) des Temps** ou les 80 miracles de Lourdes, par Mgr GAUME. 1 vol. in-18..... 1 »
- Traité du Saint-Esprit**, comprenant l'histoire générale des deux Esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux Cités qu'ils ont formées, avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie, etc. 2^e édition, 2 vol. in-8... 12 »
- Vie abrégée du vénérable J. Gabriel PERBOYRE**, prêtre de la congrégation de la Mission. 1 vol. in-8..... » 80
- Vie (la) de N. S. Jésus-Christ**, ou les saints Évangiles coordonnés, expliqués et développés d'après les SS. Pères, les Docteurs et les auteurs les plus autorisés, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, par l'abbé BRISPOD, publiée avec approbation et recommandation de Mgr l'archevêque de Paris. 6^e édition, ornée de 36 gravures sur acier, 3 vol. gr. in-8..... 22 »
- Vie de la B. Marguerite-Marie**, par l'abbé DARAS. 1 volume in-18..... 1 »
- Vie de saint Vincent de Paul**, nouvelle édition, par un prêtre de la congrégation de la Mission. 2 vol. in-12 illustrés.... 10 »
- Vie (la) n'est pas la vie**, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 1 volume in-18..... 2 »
- Vies des Saints pour tous les jours**

de l'année, par l'abbé DARAS 4 v. in-12..... 14 »	la première fois d'après un ma- nuscrit du xvi ^e siècle, par le Père RAGEY, de la Société de Marie, éditeur du <i>Mariale</i> de saint An- selme; étude préliminaire, texte latin, traduction en regard. 1 vol. in-18..... 1 »
Vie de M. Étienne, XIV ^e supérieur général de la congrégation de la Mission et des filles de la Cha- rité. 1 vol. in-8..... 7 50.	Visites au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, par le R. P. Eugène PLADYS, rédemptoriste. 1 vol. in-18..... 1 »
Vincent de Paul, oratorio en trois parties; paroles de MM. Bous- sUGE et VATIN, de la congrégation de Saint-Lazare; musique du Vte F. DE BEAUFRANCHET. In-4 ^o , net..... 5 »	Zèle (du) de la perfection reli- gieuse, traduit de l'italien par l'abbé VIVIER. In-32..... » 80
Virginal (le) de Marie la glo- rieuse mère de Dieu, publié pour	

Où
EN SOMMES-NOUS ?

PAR

M^{gr} GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE
DOCTEUR EN THÉOLOGIE

1 vol. in-8..... 5 fr.

Lettre du Saint-Père à l'auteur.

PIE IX PAPE.

A notre cher Fils Jean-Joseph GAUME, protonotaire apostolique à Paris.

« Cher fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Il nous a été très agréable de recevoir le récent ouvrage que vous Nous avez offert.

« Dans cet ouvrage intitulé : *Où en sommes-nous?* vous vous êtes proposé de rechercher les causes et les remèdes des maux présents, et d'indiquer aux fidèles une règle sûre et en rapport avec les dangers actuels pour orienter leur vie tout entière; et de les exciter à combattre vaillamment pour la Religion et pour la Justice.

« Nous vous félicitons d'avoir par ce travail, on ne peut plus opportun, atteint sagement et solidement le but que vous vous étiez proposé, et surtout d'avoir entièrement arraché le masque à la peste du *Gallicanisme*, du *Césarisme*, du *Libéralisme*, et d'avoir démontré la suprême nécessité d'élever la jeunesse dans l'intégrité de la foi et des mœurs et dans une sincère piété.

« C'est pourquoi Nous souhaitons à cet ouvrage un fruit qui réponde à votre zèle et à votre charité; et à vous la récompense promise aux serviteurs fidèles qui font fructifier pour le Seigneur les talents qu'ils ont reçus.

« Dès aujourd'hui, comme présage de la faveur divine, et comme gage de Notre Paternelle Bienveillance, Nous vous donnons, dans l'effusion de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, chez Saint-Pierre, le 15 Janvier 1872.

« De notre Pontificat la vingt-sixième année.

PIE IX, PAPE.

CATHOLIQUE

L'ÉDUCATION

Mgr

Protonotaire apostolique

Deuxième édition

Un volume in-8...

La première édition de ce livre, parue à Nevers, avait été d'abord professée au grand séminaire de Nevers, puis supérieur du petit séminaire de Nevers, établissait alors à la cathédrale de Nevers, célèbre. Dans ces différentes fonctions, M. Gaume s'occupait de l'enseignement religieux des jeunes gens, et il se disait que si les écoles secondaires fussent moins régies par les principes de la religion, ne s'occupaient pas assez de l'enseignement religieux, de bien faire connaître aux enfants la doctrine, sa liturgie, son histoire, son art, tout genre, afin de les y attacher.

Un tel oubli, dans un siècle où l'on s'occupe de toute part, semblait à M. Gaume, au moins indiquer les améliorations à faire dans l'éducation catholique. Il écrivit donc ce livre, dans l'espoir possible de se servir de l'éducation catholique pour faire lire les plus beaux passages de nos saints docteurs; de nous faire connaître comment il fallait enseigner la philosophie pour faire admirer les génies dans les lettres; pour faire connaître Christ et à son Église, dans le monde moderne.